

THE LIBRARY
R.-A. REISS

Professeur

à l'Université de Lausanne

F08786

no. 17

ET

A. BONNASSIEUX

Substitut du Procureur
de la République à Lyon

Réquisitoire *contre* *la* **BULGARIE**



PRIX NET : 1 fr.

LIBRAIRIE BERNARD GRASSET
61, Rue des Saints-Pères, 61, PARIS

BOYASSIN
L'ÉCOLE
L'ÉCOLE
L'ÉCOLE

Réquisitoire contre la BULGARIE



RÉQUISITOIRE

CONTRE

LA BULGARIE

PAR

Le Professeur R.-A. REISS

DE L'UNIVERSITÉ DE LAUSANNE

ET

A. BONNASSIEUX

SUBSTITUT DU PROCUREUR DE LA RÉPUBLIQUE A LYON

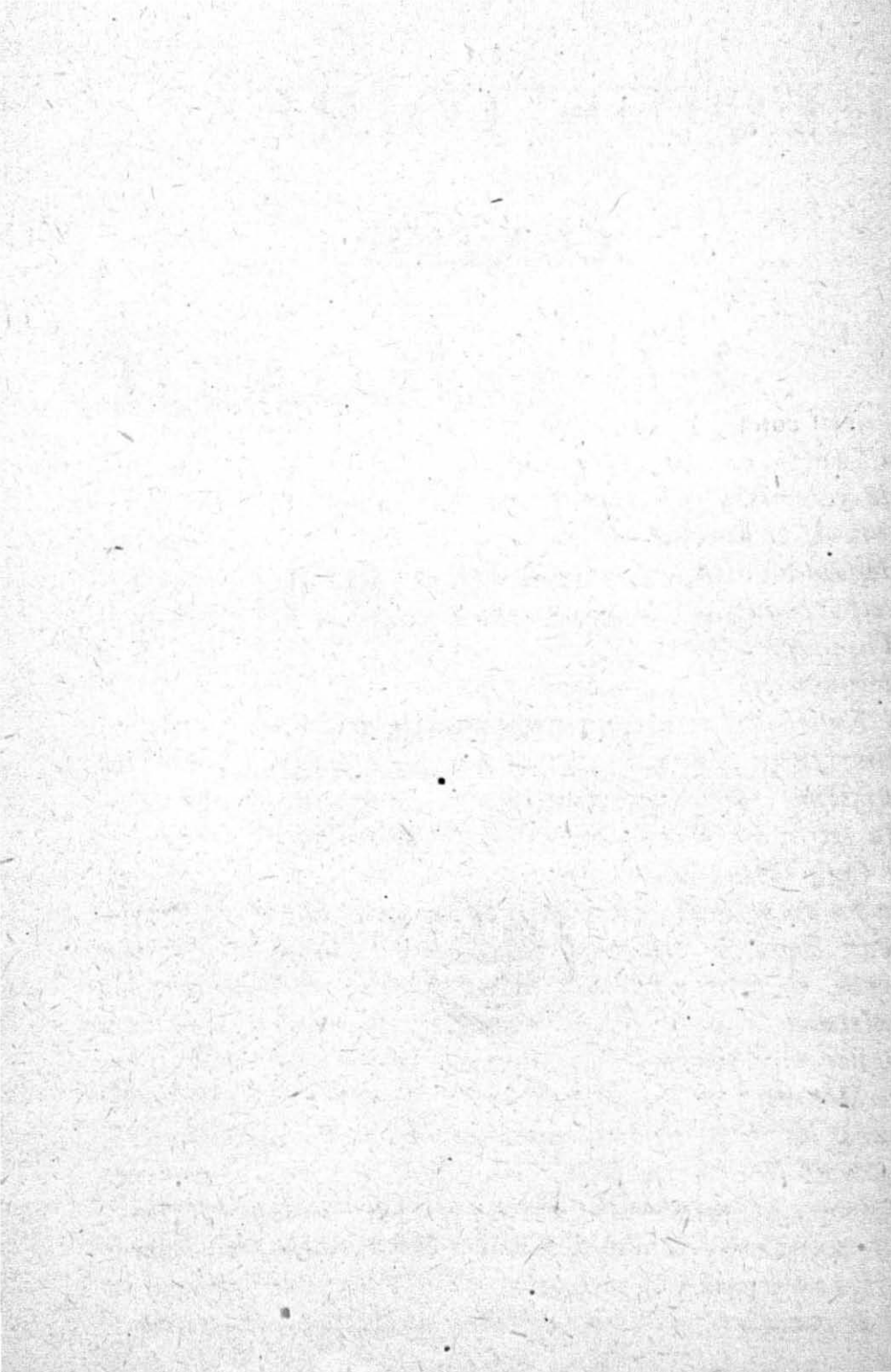


PARIS

LIBRAIRIE BERNARD GRASSET

61, Rue des Saints-Pères, 61

1919



J'ai connu M. le Professeur R. A. Reiss, de Lausanne, à Corfou, en 1917, au moment où j'y exerçais les fonctions de commissaire-rapporteur du Conseil de guerre, — Armée et Marine. — Ses ouvrages, ses travaux m'étaient depuis longtemps familiers, mais je n'avais pas eu, avant cette époque, le plaisir de le rencontrer, de lui causer et d'apprécier les hautes qualités de cet homme de cœur et de dévouement.

En 1918 j'ai été désigné par le gouvernement français pour faire partie, à titre de délégué français, d'une Commission interalliée, chargée d'enquêter sur les violations du Droit des Gens commisés par les Bulgares, en Serbie.

Cette Commission venait d'achever ses travaux, lorsqu'à la fin du mois de janvier 1919, j'ai retrouvé M. le Professeur Reiss, à Belgrade. Compagnon d'armes de l'armée serbe, il avait vécu les heures les plus difficiles de son existence sur le front d'Orient, assisté en premières lignes aux combats héroïques qui décidèrent de la prise de Monastir et du Kaïmatchalan, puis pénétré en Serbie, après les durs combats de l'offensive victorieuse de 1918, suivant les hardis cavaliers qui, dans une chevauchée désormais légendaire, partis des rives du Vardar inférieur, atteignirent celles de la Save et du Danube, délivrèrent Belgrade après quarante-cinq jours de combats incessants et de privations stoïquement supportées. Ce n'était pour-

tant pas en soldat qu'il avait ainsi traversé toute la Serbie, et affronté le danger ; c'était comme champion du Droit et de la Justice qu'il avait tenu à suivre l'armée victorieuse, afin de constater et de relever les traces, encore fraîches, des crimes sans nombre commis par les Bulgares, et de recueillir les premières plaintes des victimes, émues et frémissantes, du régime de terreur sous lequel elles avaient vécu, sans jamais désespérer. Que la modestie du Professeur R. A. Reiss me pardonne mon indiscretion, mais si j'ai tenu à retracer sa courageuse conduite, c'est afin de montrer que ses renseignements et sa documentation ont été puisés aux sources les plus certaines, les plus pures, au moment où les ruines fumaient encore, et où les misères étalaient, sans affectation, mais avec une éloquence singulièrement prenante, toute leur horreur.

Nous avons communiqué nos impressions, contrôlé réciproquement nos travaux, leurs résultats ; la concordance de nos sentiments, de nos constatations est absolue, parfaite. Maintenant que le rapport de la Commission est publié, et que je ne suis plus astreint au silence et à la réserve que ma mission m'avait imposés, M. le Professeur R. A. Reiss m'a demandé de m'associer à son travail et de préfacier cette brochure. Je l'ai accepté comme un honneur et un devoir. Cette modeste publication n'est qu'un cri de notre cœur et de notre conscience, révoltés par toutes les violations du Droit, de la Justice, de l'Humanité, que nous avons constatées. Ce n'est pas une œuvre de vengeance ; nous trahirions notre mission de juges impartiaux et cette infortunée Serbie, qui, en ce moment, victorieuse, donne un spectacle admirable de grandeur, et ne crie pas, elle-même, vengeance, mais demande simplement justice.

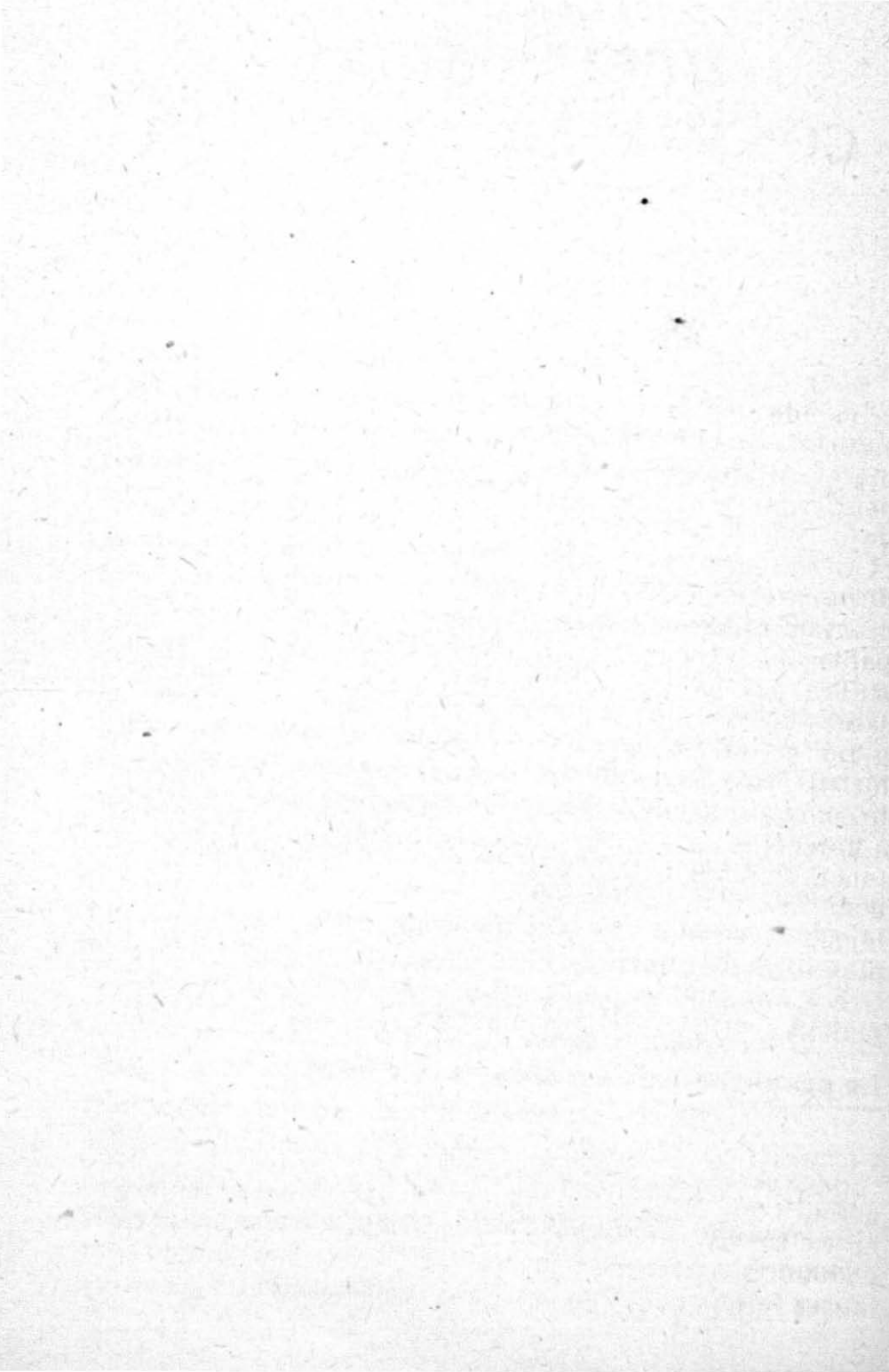
Nous nous rangeons à ses côtés pour réclamer des

juges, pour que les crimes soient punis et les bourreaux frappés comme ils le méritent.

Le sang innocent a coulé à flots; la mort, la torture, la famine, les privations, l'internement ont été le lot quotidien d'un peuple qui a voulu rester fidèle à son idéal, à sa Patrie et à son Roi. Rien ne l'a ébranlé dans l'adversité; il s'est grandi par sa sublime résistance à une guerre d'extermination qui l'a atteint aux sources les plus vives, les plus pures de la Race. Aujourd'hui l'heure des sanctions a sonné. Peut-on rester impassible à la voix des patriotes serbes massacrés pour assouvir une haine sans exemple dans le monde, à celle des mères, des épouses, des sœurs outragées, aux plaintes de tous ceux qui ont gémi dans les geôles et les camps d'internement bulgares, ou souffert sous le bâton bulgare ? C'est impossible.

Il n'y a aucune exagération dans le simple exposé des souffrances du peuple serbe; tout est vrai, strictement exact, nullement exagéré, et souvent au-dessous de la vérité. Ces faits ont créé dans le pays une profonde et douloureuse émotion. D'ailleurs ces faits constituent, dans la majorité des cas, des crimes de droit commun, meurtres, violences, viols, vols, pillages, incendies, etc., prévus et punis par toutes les législations. Leurs auteurs, civils ou militaires, sont des criminels ordinaires, qui pensaient échapper aux responsabilités, parce qu'il croyaient que la conquête bulgare, en Serbie, était définitive. Leurs calculs ont été déjoués. La répression s'impose. Les grands principes d'honneur, de justice, de devoir, pour lesquels la France, la Serbie et leurs alliés ont si noblement lutté, ne sont pas de vains mots, ils doivent être mis en action avec la plus haute, mais aussi avec la plus ferme impartialité.

BONNASSIEUX.



RÉQUISITOIRE CONTRE LA BULGARIE

Nous approchons de la fin du grand drame qui a désolé le monde depuis le mois d'août 1914. Les représentants autorisés de tous les pays qui ont combattu sous la bannière de l'Entente pour le Droit et la Liberté sont à Paris pour organiser ce nouveau monde où, d'après les paroles de Wilson, il fera bon vivre et que nous devons au courage et à l'abnégation des soldats et à la clairvoyance des chefs des gouvernements alliés. Mais pour que cette œuvre de création soit bien faite et durable, il faut que tous les coupables de cette guerre, sans exception, soient punis. Il ne suffira pas de faire payer cher leurs crimes aux responsables des deux empires centraux. Leurs vassaux, les Bulgares et les Turcs, devront expier au même titre leurs forfaits sans nom. Fidèles compagnons de l'armée serbe dès le commencement de la guerre, nous nous sommes attachés à noter, jour par jour, le mal qu'ont fait les soldats et les fonctionnaires du gouvernement de Sofia. Dans ce qui suit, nous résumons le résultat de notre enquête pour que tout le monde sache ce que ces gens ont fait et ce que les peuples alliés de l'Entente, tout spécialement les Serbes et les Grecs, ont souffert par la faute de ces faux Slaves qui s'appellent avec orgueil « les Prussiens des Balkans ».

Le peuple bulgare est aussi coupable

que son gouvernement.

Dans certains milieux ententistes, on avait et on a encore aujourd'hui la tendance à vouloir établir une différence entre le gouvernement et le peuple bulgares. Pendant qu'on condamne à juste titre le premier, on cherche des circonstances largement atténuantes pour le dernier. « Le peuple

bulgare n'est pas mauvais, il a d'excellentes qualités, mais il a été entraîné dans la mauvaise voie par des hommes sans scrupules », disent ceux qui, malgré tout, sont restés secrètement bulgarophiles.

Cependant, jamais mot n'a été plus juste que celui qui dit que chaque peuple a le gouvernement qu'il mérite, et les événements de la guerre balkanique auraient dû ouvrir les yeux à ces bulgarophiles impénitents qui croient encore aux sentiments généreux des sujets de Ferdinand le Félon et de son fils Boris. En effet, la conduite des Bulgares, dès l'automne 1914, a clairement démontré que le peuple bulgare était entièrement d'accord avec les intentions de son gouvernement. Le peuple de Bulgarie n'avait qu'à imposer sa volonté d'accepter les propositions conciliantes faites par la Serbie en l'automne 1914, propositions qui contenaient la cession de la Macédoine à peu près jusqu'aux frontières du pacte de 1912, sous condition que la Bulgarie fit cause commune avec les Alliés de l'Entente et marchât contre les Turcs. Ces conditions furent repoussées par les gens de Sofia, sous prétexte que la neutralité du pays ne permettait même pas leur discussion. Et comme réponse à cette tentative de conciliation, les sujets du Cobourg exécutent une attaque contre le pont du Vardar près de Stroumitza-gare, attaque où de nombreux soldats serbes ont péri, précisément dans un moment des plus critiques pour leur patrie. A cette époque, la Bulgarie n'était pas encore en guerre avec la Serbie, et, si vraiment le peuple n'avait pas été d'accord avec son gouvernement, quelqu'un aurait dû se lever pour protester contre cette rupture manifeste de la neutralité au détriment des alliés de l'Entente. Mais pas une voix ne s'est fait entendre dans les journaux du royaume, bien au contraire, tous étaient d'accord pour se féliciter du mauvais tour joué à l'ancien allié. Cette même manœuvre, avec des forces encore plus considérables, fut répétée, au mois d'avril 1915, sans trouver une réprobation quelconque dans le pays, où les journaux gouvernementaux et anti-gouvernementaux continuaient à attaquer les Serbes et leurs alliés de la façon la plus violente. La vérité était qu'à ce moment déjà, la Bulgarie tout entière, gouvernement et peuple, était gagnée par l'or de Berlin et que des

officiers de Guillaume de Hohenzollern travaillaient déjà à Sofia au grand état-major, qui n'attendait que le moment propice pour tomber sur ceux qu'on estimait être inférieurs en force aux Teutons et à leurs vassaux. Aucun parti politique n'a fait opposition à l'œuvre anti ententiste et progérmaine des Radoslavoff et consorts.

Le peuple bulgare ne se laisse guider

que par son âpreté au gain.

Le gouvernement bulgare, d'accord avec le peuple, ne s'est laissé influencer par aucun sentiment noble, il n'a suivi que la politique du « plus grand profit ». D'ailleurs, ces gens sont incapables de se laisser guider par le sentiment. Leurs alliés, les Allemands, le savent bien et le grand journal berlinois, *la Gazette de Voss*, dans son numéro du 7 janvier 1917, l'avoue dans les termes suivants : « Au cours des dernières années déjà et à la veille de la guerre actuelle, les hommes d'Etat bulgares ont profité de plusieurs occasions pour déclarer que le Bulgare, avec son patriotisme ardent, n'est sujet à aucun sentiment et qu'il ne poursuit qu'une politique réaliste. Un grand homme d'Etat bulgare, faisant une comparaison entre Vienne et Petrograd, s'exprima ainsi : « Pour nous, la bonne tante est celle qui nous donne le plus grand gâteau ».

« Cette vérité, depuis ce moment, n'a aucunement changé. Après la guerre, on verra plus clairement que le Bulgare n'est créé que pour la politique pratique et qu'il ne s'embarrasse d'aucune « sentimentalité. »

Le journal de Berlin a vu juste. Le Bulgare, celui du gouvernement et celui du peuple, cherchera toujours la bonne tante qui donnera le plus grand gâteau. Mais il ne lui en sera pas reconnaissant ; il la « plaquera » aussitôt qu'il en trouvera une autre dont les libéralités seront encore plus grandes. C'est le désir du gain qui pousse ce Touranien slavisé. C'est l'avarice, le plaisir de posséder qui le mènent. Ainsi le paysan de ce pays aime le service militaire, non pas parce que, ainsi, il collabore à la défense de sa patrie, mais parce que, pendant le temps qu'il est au régiment, il économise ses habits civils.

Au cours de cette guerre, nous avons eu souvent l'occasion de constater, chez l'homme du peuple bulgare, cette âpreté au gain qui tue en lui tous les bons sentiments. Ainsi les prisonniers qu'on nous amenait au cours des combats autour de Monastir, exprimaient presque tous leur désir d'être envoyés en France. Interrogés sur la cause de ce désir, ils répondaient naïvement qu'en France ils espéraient gagner de l'argent!

Au Kaïm iktchalan, les Bulgares tuaient les blessés serbes au cri de : « Argent, Serbes! » C'est pour voler les quelques sous des infortunés Serbes, que leur trahison avait privés de leur patrie, que ces barbares enfreignaient les lois les plus sacrées de l'humanité!

Non, l'ensemble du peuple bulgare n'est pas meilleur que son gouvernement. Qu'on abandonne donc cette thèse faussée de la distinction entre le peuple et le gouvernement bulgares et qu'on se rappelle que ce peuple sans sentimentalité ne récompensera que par l'ingratitude celui qui, généreusement, lui aura pardonné ses fautes.

Les Bulgares ont toujours trahi.

En 1897, au moment de la guerre gréco-turque, le gouvernement serbe, sous la présidence de Georges Simitch, a passé avec la Bulgarie un accord secret politique et militaire où les deux partis s'engageaient à ne pas mobiliser leurs armées sans se le notifier préalablement. Pour obtenir trois évêchés en Macédoine, la Bulgarie communique cet accord à Constantinople.

En 1906, la Serbie conclut un traité de commerce avec la Bulgarie, traité qui devait préparer l'union douanière entre les deux Etats. Il était convenu que le traité ne serait rendu public qu'avec le consentement des parlements des deux pays. Juste à ce moment, la Serbie négociait également un traité de commerce avec l'Autriche-Hongrie. Les Bulgares, désirant brouiller les Serbes avec leurs voisins austro-hongrois et comptant profiter de cette brouille pour conclure eux-mêmes un traité de commerce avantageux avec le gouvernement des Habsbourg, rendirent public le traité serbo-bulgare, ce qui eut pour conséquence la rupture

immédiate des pourparlers entre Belgrade et Vienne et une guerre douanière dont les conséquences furent extrêmement graves pour le pays des Karageorgevitch.

En 1908, la Bulgarie, quoique liée avec la Serbie par un traité politique resté secret, s'est concertée avec l'Autriche-Hongrie en vue d'une action commune dans les Balkans ; pour avoir facilité ainsi l'œuvre de la Double Monarchie (annexion de la Bosnie-Herzégovine), elle a reçu de cette dernière l'appui qui lui était nécessaire pour se déclarer indépendante de la Turquie.

Après s'être rendus indépendants des Turcs, les Bulgares craignaient la vengeance de ces derniers. Ils savaient bien que seuls ils ne pouvaient pas tenir tête aux Ottomans. Ils cherchent alors à conclure une alliance offensive contre les Turcs avec les Serbes et les Grecs. Ils y réussissent, mais ils concluent en même temps (vers le milieu de l'année 1912) un traité secret avec l'Autriche-Hongrie dirigé contre leur nouvelle alliée, la Serbie, traité qui prévoit le partage des Balkans à leur profit. Ils ne respectent d'ailleurs nullement les clauses de leur alliance avec la Grèce et la Serbie et, malgré les protestations d'Athènes, ils concluent, en 1912, un armistice séparé avec la Turquie, ce qui était formellement interdit par les engagements pris par eux vis-à-vis de leurs alliés. En 1913, ils déclarent à Vienne se désintéresser du port serbe sur l'Adriatique. La politique de trahison suivie par les gens de Sofia les amène à exécuter l'attaque brusquée du 29 juin 1913 et à combattre les deux pays avec lesquels les Bulgares venaient de vaincre la Turquie.

Leurs trahisons pendant la guerre européenne.

La guerre européenne, devenue ensuite mondiale, éclate. Dès le commencement Sofia montre nettement ses sympathies, son admiration même pour les empires centraux. Cependant la Bulgarie, nonobstant son vif désir de se venger du traité de Bucarest, est encore trop affaiblie pour prendre une part active dans la lutte de la force brutale contre le bloc du droit et de la liberté. Elle se déclare donc neutre tout en facilitant de son mieux le ravitaillement de

la Turquie par les Austro-Allemands. Si elle n'avait fait que cela! Mais elle cherche aussi à aider plus efficacement ses amis teutons devenus déjà tout-puissants dans ce pays de Touraniens mal slavisés. Par deux fois au cours de l'automne 1914, l'état-major de Ferdinand fait attaquer et détruire le pont de Stroumitza-gare, coupant ainsi la seule ligne de ravitaillement des Serbes. Hypocritement, Sofia décline toute responsabilité et attribue ces attaques à des comitadjis macédoniens qui venaient en réalité, comme nous avons pu nous en convaincre personnellement sur place, de Sofia et de Constantinople.

Au mois d'avril 1915, troisième attaque du pont de Stroumitza avec, cette fois, des forces considérables munies de mitrailleuses, et bataille en règle à Valandovo. Résultat : le pont coupé et 300 Serbes massacrés, en grande partie brûlés vifs, comme nous l'avons personnellement constaté. Sofia décline toujours toute responsabilité et la diplomatie, candide, accepte ses explications fantaisistes. Entre temps, les Allemands ont réussi à refouler les Russes et les troupes du Kaiser pénètrent profondément dans l'empire moscovite. La Bulgarie croit alors son heure venue et concerte avec Vienne et Berlin le plan de l'anéantissement de la Serbie, isolée de ses alliés dans ce coin de l'Europe. Que les Bulgares ne viennent pas dire aujourd'hui qu'ils étaient forcés de marcher avec les Hohenzollern et les Habsbourg. L'Entente non seulement a tout fait pour rendre possible à la Bulgarie son adhésion au bloc des alliés, mais elle lui a fait des offres telles que les Bulgares n'en pouvaient trouver de meilleures, offres qui exigeaient d'ailleurs de grands sacrifices de la part des Serbes et des Grecs et que les premiers, la mort dans l'âme, mais pour servir la cause commune, ont acceptées. Le mois d'octobre 1915 a vu se ruer sur un petit pays les Allemands et les Austro-Hongrois, pendant que leurs dignes alliés touraniens poignardaient dans le dos la victime. La Serbie a succombé sous le nombre, mais elle n'a pas été vaincue.

Jusqu'à la fin les Bulgares sont restés traîtres.

La chance n'a pas favorisé jusqu'à la fin les centraux et leurs vassaux.

La Bulgarie fut complètement vaincue militairement par l'effort magnifique des armées alliées d'Orient au mois de septembre 1918. Au lieu de s'avouer vaincu et de garder une attitude digne, ce pays félon a commis sa dernière félonie en trahissant ses alliés austro-allemands. Nous qui l'avons vu, nous n'avons jamais eu devant les yeux un spectacle plus répugnant que celui de ces Bulgares qui, aujourd'hui, ne trouvent pas d'injures assez fortes pour accabler ceux qu'ils admiraient encore hier et qui flattent à l'heure actuelle leurs vainqueurs, qu'ils couvraient de boue il y a à peine quelques semaines.

Avant leur entrée en guerre,

les Bulgares ont attaqué les Serbes et les Grecs.

Nous avons déjà parlé des trois attaques des Bulgares contre le pont de chemin de fer de Stroumitza-gare et de Valandovo. Les attaques avaient un caractère très sérieux et n'étaient nullement l'œuvre de quelques comitadjis isolés. Des documents trouvés sur les Bulgares tués, documents que nous avons vus et copiés, permettent d'affirmer que ces attaques n'ont pas seulement été exécutées avec l'agrément du gouvernement de Sofia, mais qu'elles étaient également combinées avec les Turcs, qui étaient les ennemis de l'Entente et les alliés des centraux. Sur les Bulgares tués, on trouvait aussi de l'or qui leur avait été remis par l'attaché militaire austro-hongrois à Sofia.

L'action des Bulgares ne se bornait pas à ces attaques du pont du Vardar, un des points les plus sensibles de la défense serbe. Pendant tout l'automne 1914 et jusqu'à la déclaration de guerre en 1915, les bandes de comitajids bulgares faisaient des irruptions fréquentes sur le territoire serbe, tout spécialement dans la région du Maléche, y tuaient et rançonnaient les habitants et volaient le bétail.

Les Grecs de leur côté, bien qu'ils ne fussent pas encore en guerre avec les centraux, ont souffert aussi de cette activité criminelle des auxiliaires du gouvernement de Sofia. Nous avons constaté personnellement des incursions de bandes bulgares à Koumanitzi, dans la forêt de Karagatch entre les villages de Terlitz et Ano-Vrondou (près du fort de Rupel), à Alistrati, à Rakitza, à Loftze, etc. Ces incursions étaient toujours accompagnées de meurtres et de nombreux vols de bétail.

La Bulgarie a expulsé de nombreux Grecs
avant l'entrée en guerre de ce pays
et a confisqué leur fortune.

Contre tout droit, les Bulgares ont expulsé des territoires acquis en vertu du traité de Bucarest et également de vieille Bulgarie, de nombreux Grecs, quoiqu'ils ne fussent nullement en guerre avec les Hellènes. Du 15 février 1914 au 20 novembre de la même année, sont arrivés sur le territoire grec, expulsés par les Bulgares :

27.695 Grecs de 68 villages de la Thrace bulgare,

1.514 — de la vieille Bulgarie.

Avec les 6.797 expulsés de 1913, il y avait donc, à la fin de l'année 1914, lorsque nous procédions à notre enquête, 36.006 Grecs expulsés par les Bulgares dans les districts de Drama, Salonique, etc. Et tous les expulsés ont été par-dessus le marché dépouillés de leur avoir. L'expulsion sans cause légale, en temps de paix (la Grèce n'étant pas en guerre) d'étrangers habitant depuis longtemps le pays, est déjà une mesure qu'on ne peut pas facilement justifier par les lois. Mais ce qui dépasse tout et va contre toutes les règles du droit, c'est la confiscation des biens des expulsés.

Le but ou plutôt les buts de la manœuvre ressortent très nettement de notre enquête : L'Etat bulgare voulait à tout prix « bulgariser » les contrées qu'il a occupées, pour pouvoir plaider ensuite par voie de déduction, auprès des grandes puissances de l'Europe et de l'Amérique, la thèse de la Macédoine bulgare. L'élément grec, qui est reconnu comme tel par l'observateur le moins compétent, était trop gênant

et ne cadrait pas avec la croyance au « milieu entièrement bulgare » que l'on cherchait à imposer au public.

Le second but de l'expulsion et de la spoliation des Grecs de la Macédoine et de la Thrace bulgares, était l'enrichissement de l'Etat et des particuliers bulgares. Les Grecs sont connus partout comme des travailleurs, des gens habiles qui savent acquérir et conserver des richesses. L'Etat bulgare a trouvé dans la spoliation des biens grecs un moyen très commode de s'enrichir.

Comme nous le verrons plus loin, il a suivi cette même politique en Serbie et en Grèce envahies. Les fonctionnaires, les militaires, et même de simples citoyens bulgares, prélèvent de leur côté un fort impôt sur les « gains » de l'Etat. Ainsi nous possédons dans les dossiers de notre enquête de nombreuses dépositions de gens abondamment rançonnés, avant leur expulsion, par les fonctionnaires, les officiers et les simples gendarmes. De cette façon, par exemple, le préfet Sfinaroff, le général Kirkoff et le chef de la police Doneff, de Gjoumouldehina, se partagent le mobilier, les bijoux, etc., du docteur Matsopoulos, qui avait cependant rendu de signalés services aux malades bulgares. Et que dire du roi Ferdinand de Bulgarie qui assiste où préside, d'après les dépositions de nos nombreux témoins de Gjoumouldchina, à l'expulsion à la baïonnette de vingt familles grecques du Kutchukeui?

Les Bulgares

ont fait d'innombrables victimes civiles
dans les pays envahis par eux.

Lorsque le monde connaîtra le nombre exact des civils massacrés par les Bulgares dans les régions envahies par eux, il sera effrayé de la sauvagerie de ces gens. En effet, notre enquête, qui n'est pas encore terminée, nous permet déjà maintenant d'affirmer que les victimes civiles de ces gens, femmes, enfants, vieillards et hommes dans la force de l'âge, sont innombrables. Dans la seule région de Prokouplié-Kourchoumlia, des témoins bien renseignés et tout à fait dignes de foi estiment le nombre des civils mas-

sacrés par les Bulgares à 25.000. Dans le seul village de Kladdourovo, village comptant avant la guerre environ 400 habitants, notre enquête nous a fait découvrir 87 victimes tuées par les Bulgares. A Ranovatz, les Touraniens de Sofia ont tué 84 hommes et femmes, à Kobilie 40. Dans les districts de Vélès, Prilep et Poretch, plus de 2.000 habitants ont été massacrés. Et ce n'est pas seulement en Macédoine serbe et en Serbie envahie que les Bulgares ont tué autant de civils qu'ils pouvaient; en Macédoine grecque, même avant l'entrée en guerre de la Grèce, ils ont agi de même.

Le but poursuivi par les Bulgares.

Dès à présent, il faut fixer le but que poursuivaient les Touraniens bulgares en massacrant la population des pays envahis par eux. Ce but était de nouveau double : Ils voulaient « bulgariser » ces pays en faisant disparaître l'élément indigène non bulgare pour pouvoir faire ressortir ensuite devant l'Europe et l'Amérique mal renseignées le « caractère essentiellement bulgare » de ces régions et, ensuite, l'État et particuliers bulgares comptaient s'enrichir avec les dépouilles de leurs victimes. En effet, tous les biens des massacrés devenaient « propriété de l'État » et les particuliers bulgares en prélevaient leur large part.

Les Bulgares craignaient

tout spécialement les femmes.

Parmi les victimes de la rage destructive des Bulgares, on trouve un nombre considérable de femmes. Le passage suivant de l'ordre secret n° 13 de l'inspection militaire de la région de la Morava « concernant la politique intérieure de la région » (29 mai 1948) et signé du général Néresoff, nous en explique les causes : « Il est incontestablement établi que les chauvins les plus fanatiques et les plus violents sont toujours les femmes. Elles sont le centre vivant de l'esprit serbe et elles sont les agents les plus actifs de l'organisation secrète serbe. Les femmes font les courriers de la poste secrète; elles sont les idéologues de l'organi-

sation; elles en sont les principales propagatrices et elles sont agressives et dangereuses.

« Exploitant le penchant naturel de l'homme pour le sexe féminin — ce qui se vérifie chez nos Bulgares d'ici, ceux de la région de la Morava — les femmes développent une activité dangereuse contre toutes nos initiatives dans cette région. Par leurs beaux yeux et par leur beauté, par leurs excitations et en se donnant volontiers et avec une arrière-pensée, les femmes d'ici tiennent plus d'un de nos officiers, de nos fonctionnaires, les influencent fortement et les utilisent pour aider la cause serbe et pour agir contre notre œuvre de propagande.

« Il est temps de réagir contre ce mal terrible qui peut nous coûter une partie de notre nation et ébranler la sûreté de notre Etat. Il est temps de rompre avec cette hypnose féminine et de voir clairement toute la nature de ce mal et toute son étendue....

« Quant aux femmes, l'âge ne joue aucun rôle, car on a constaté le fait que les femmes sont également dangereuses à tout âge.

« L'extermination du Serbisme signifie l'extermination des femmes serbes qui, en fait, sont les facteurs les plus puissants du Serbisme. »

Les Bulgares avouent leurs crimes.

Les Bulgares eux-mêmes sont forcés d'avouer leurs massacres. Ivan Dimitroff, chef du département de Vrania (Serbie envahie) écrit dans une lettre secrète du 23 mars 1916 au ministre de l'Intérieur et de la Santé publique à Sofia : « Le 23 janvier de cette année, Zaphiroff (il s'agit du député serbe Saphirovitch, atteint d'une grave maladie de cœur) fut amené à Sourdoulitza, l'endroit bien connu des gens de Vrania et de Leskovatz, sans qu'on ait permis à sa femme de lui préparer les médicaments nécessaires et des vêtements. A Sourdoulitza, malgré qu'il avait une lettre particulière de moi pour le policier Georgieff de cette ville, on l'a laissé se reposer un peu sur la route et puis on l'a traîné à la mort. Ce même soir, le colonel Kalkandjieff n'a pas voulu recevoir mon secrétaire. Il faisait la noce chez le

commandant Ilkoff. Tous les deux fêtaient l'acte illégal de l'internement de Zaphiroff. La vie de ce dernier n'était cependant soutenue que par des injections et on attendait sa mort d'un moment à l'autre... Je suis profondément convaincu que — quoique les motifs de ceux qui ont ordonné les internements fussent patriotiques et nobles — on interne d'une façon irrégulière et qu'on a tué des internés pour pouvoir cacher leur internement irrégulier, qu'on a violé des femmes et des filles des internés et qu'on a volé leurs biens. .. En résumé, je déclare que les méfaits de Kalkandjieff, d'Ilkoff et aussi ceux des gens qui les suivent : le capitaine Dimkoff, le lieutenant Hranoff, l'aspirant officier Antonoff, l'aspirant officier Zoureff, le feldwebel Alexo Popoff de Constantinople, le soldat Ilave Manoloff Bitpazarsky, le détective Georgi Iloppoff, etc., que tous leurs méfaits, dis-je, sont fatals pour la Bulgarie et qu'il faudra au moins dix ans pour réparer tout le mal que ces gens-là ont fait à la Bulgarie, au nom bulgare et à la population d'ici. Les mêmes méfaits ont été commis à Nich, ce dont j'ai déjà fait rapport au G. Q. G., à M. le président du gouvernement et à vous-même, Monsieur le Ministre, et cela en demandant une enquête rapide et impartiale. Personne alors n'a voulu m'entendre. Je tiens à votre disposition une enquête sur les atrocités commises, les assassinats, les pillages et les extorsions, enquête contenant les noms, les faits et les dates... (massacre du riche fabricant Blagoye Ilitch, de Vlassolintze). Ilitch, qui était très riche, ne s'occupait pas de politique. Il portait toujours sur lui 100 à 120.000 léves en dehors de sa montre, ses bagues, sa tabatière et d'autres objets de valeur. Tout cela lui a été enlevé dans le ravin de Sourdoulitza, sur lequel le peuple d'ici fait déjà des chansons et en fera, hélas, encore ! Et ce même homme, avant d'être tué, a voulu donner à la Croix-Rouge bulgare un demi-million pour sauver sa vie. Mais les soldats préféraient s'emparer des 100 ou 120.000 léves dont ils le savaient porteur. Ainsi il y a parmi nos hommes des gens qui, sans égard pour les intérêts de la Bulgarie et de son armée valeureuse, se font des millions et des millions.... Je n'oublierai jamais de ma vie les paroles que j'ai entendues de la bouche du feldwebel Popoff, le soir du 23 janvier de

cette année, devant toute la famille de feu Zaphiroff et devant son frère : « J'ai déjà fait rouler beaucoup de têtes comme la tienne. Je la ferai rouler aussi ! »

Lettre n° 3113 du 27 décembre 1918

du ministre bulgare Todoroff.

Le ministre des Affaires étrangères Todoroff a écrit une lettre, en date du 27 décembre 1918, au général Chrétien, commandant des troupes alliées en Bulgarie, lettre dans laquelle il annonce l'institution d'une commission d'enquête et où il avoue certains massacres. Nous y copions les passages suivants : « Le dossier prétend que 41 prêtres serbes ont été tués dans la région de Sourdoulitza, département de Vrania. La commission a constaté qu'en effet quelques prêtres serbes ont été tués dans cette région. Leur nombre exact et leurs noms ne pourront être cependant constatés et établis que plus tard.... D'après l'avis de la commission, la responsabilité pour ces crimes incombe au colonel Kalkandjief, commandant le 42^e régiment d'infanterie, au commandant Ilkoff, aux lieutenants Youroukoff et Radkoff et au sous-lieutenant Simeonoff. La commission a constaté qu'il y a eu, malheureusement, des prêtres serbes tués dans ces deux régions (Niche et Zaitchar) ; mais comme dans le premier cas elle ne peut, pour le moment, déterminer leur nombre et leurs noms... La commission a constaté que l'évêque serbe Vikentie et son diacre Tzvetko ont été tués en route dans les défilés de Katchanik. Certains indices portent à croire que la responsabilité pour ce crime incombe au sous-lieutenant Popoff Géorgi, du 24^e bataillon d'étape, contre lequel est ouverte une poursuite judiciaire.... Parmi les officiers inculpés et ci-dessus mentionnés, Ilkoff, Simeonoff et Popoff sont arrêtés. Le colonel Kalkandjief est mort dans le train pendant son transfert de Varna à Sofia et Youroukoff a été tué dans les derniers combats. »

La « commission » bulgare d'enquête

sur les atrocités.

Dans la lettre de Todoroff, il est question d'une commission bulgare d'enquête sur les atrocités. En effet, les gens de Sofia se rendant compte que, cette fois, il leur était impossible de nier les formidables crimes commis par leurs militaires et leurs fonctionnaires, ont fait et font le simulacre d'une enquête judiciaire contre quelques-uns des personnages les plus compromis. En sacrifiant ceux-ci, ils espèrent que les Alliés ne demanderont pas la punition de tous les innombrables chefs militaires, fonctionnaires, ministres et autres Bulgares qui ont donné au monde l'exemple d'une cruauté bestiale jusqu'alors jamais atteinte. Le colonel Kalkandjief que, il est vrai, notre enquête a montré comme très chargé, est déjà mort dans le train entre Varna et Sofia. D'autres vont encore succomber subitement et mystérieusement. Le climat de Bulgarie est mauvais pour ceux qui connaissent trop bien les responsabilités des hommes haut placés !

L'aveu d'un sergent.

Notre dossier d'enquête est plein de dépositions dans lesquelles des prisonniers bulgares avouent les massacres exécutés par leur conationaux. A titre d'exemple nous donnerons la déposition de Ivan Kenouk Tcherkesoff, 29 ans, sergent au 10^e régiment d'infanterie bulgare, premier bataillon : « Il y avait un ordre du général Protogheroff de tuer tous les suspects. Le général a ainsi mis la population à l'entière discrétion de la soldatesque, qui en a tué une grande partie. Les soldats massacraient sans distinction hommes, femmes et enfants. Le témoin a vu à Roudna Glava (district de Gornji Milanovatz, arrondissement de Négotine, Vieille Serbie) dix à quinze femmes et enfants qui étaient près d'une maison et qui furent aperçus par des soldats. Ceux-ci tirèrent immédiatement sur eux et les tuèrent. Le sergent arrivait séparément de l'autre côté et,

lorsqu'il demanda qu'on lui fit connaître les raisons de ce massacre, les soldats lui répondirent qu'ils avaient ordre de tuer toutes les personnes qu'ils rencontreraient en route. Les soldats appartenaient au 9^e régiment et étaient commandés par le sous-lieutenant Christo Vassilieff, qui était accompagné du capitaine Petar Mousakoff. Dans les rapports de la police, dont le témoin faisait partie, on mentionnait souvent des cas pareils. On a exécuté aussi des massacres semblables dans beaucoup de fermes de l'arrondissement de Négotine. On procédait à ces exécutions pour forcer la population, par la peur, à payer et, en même temps, pour avoir l'occasion de piller. C'est à Boljevatz et à Bor que l'on a tué le plus de gens. L'officier qui a commandé les massacres dans ces endroits, le lieutenant Koitcheff, du 9^e régiment, avait promis à ses soldats de leur distribuer 20.000 lèves du produit du pillage dans ces villages. Mais au lieu de tenir sa promesse, il ne leur a donné que des sommes minimes et les soldats ont alors raconté partout ce qui s'était passé, et ils ont révélé aussi que cet officier avait envoyé 150.000 lèves à sa famille à Plevna. Les massacres ont eu lieu au mois de mars 1917, ceux de Boudna Glava au mois de mai ou de juin. Dans les districts de Koutchevo et de Donji Milanovatz, les soldats bulgares ont souvent simulé des comitadjis serbes. Ces soldats appartenaient aux 9^e, 11^e et 12^e régiments d'infanterie. Le 12^e régiment était commandé par le colonel Kostoff. Le général Protogheroff a donné l'ordre à tous les commandants de fusiller sans autre forme de procès tous les habitants qui paraissaient suspects aux soldats. Les soldats commandaient souvent aux villageois de prendre leur argent; ils les tuaient ensuite et les dépouillaient de tout ce qu'ils avaient.

Comment les Bulgares tuaient leurs victimes.

Fréquemment les Bulgares ne se contentaient pas d'une simple mise à mort de leur victime. Ils la torturaient d'abord et faisaient assister de force leurs familles à leur exécution. Qu'on lise la déposition suivante faite par Hélène, femme de Vanko Gligorovitch, qui fut pendu à Monastir. Vankó avait été arrêté et condamné par les Bulgares,

qui l'accusaient d'espionnage en faveur des alliés de l'Entente : « Pour la pendaison de mon mari, les Bulgares, m'ont convoquée avec mes deux enfants et ils nous ont forcés à regarder le spectacle. Nous nous défendions, mais les soldats nous ont poussés et ainsi nous avons dû voir la mort de mon pauvre Vanko. La cour de la préfecture était pleine de personnes qui avaient des menottes aux mains (on avait amené tous les prisonniers serbes). Après le supplice de Vanko on a jeté son cadavre sur le pavé et on m'a dit : « Si tu ne viens pas dans une heure chercher le cadavre, nous allons le donner aux chiens. » Des officiers bulgares et allemands, ainsi que le préfet Bojadjieff, assistèrent à la pendaison. Bojadjieff frappa avec sa cravache ma fille Chrisoula, parce qu'elle pleurait. Pendant la pendaison, les officiers bulgares et allemands se moquaient de nous. Lorsque la petite Chrisoula est allée chercher les effets de son père, l'officier se moqua d'elle en disant : « Tu veux que j'appelle ton père ? Vanko, Vanko ! » Quand on m'annonça la condamnation de mon mari, je suis allée lui porter un gâteau. Les gardiens me l'ont arraché. Les Bulgares ne m'ont pas permis d'aller sur la tombe de mon mari. »

A Sourdoulitza, le 8 décembre 1915, les soldats bulgares torturent pendant toute la nuit, jusqu'au matin, Sima Momtchilovitch, 26 ans, forestier. Ils lui cassent les bras et les jambes et lui coupent les oreilles avant de le tuer. Ce sont les soldats eux-mêmes qui racontent ensuite en ville qu'on a ainsi torturé ce malheureux. A Vrania, les Bulgares coupent la langue, crèvent les yeux et cassent les bras à Georges Minintchitch, 45 ans, père de sept enfants, et le tuent ensuite. Dans le ravin de Vrti Prachki, près du village de Bojourna, les soldats du 25^e régiment, commandés par le lieutenant-colonel Isak Kesiakoff, coupent d'abord les mains aux jeunes gens suivants et les tuent ensuite : Milan Yovanovitch, dit Spanjor, Tchedomir Yovanovitch, Spassa Spasitch, Dragoljoub Markovitch, Dragoutine Milovanovitch, Borisave Loukovitch et Vasko Protitch. Au village de Dobrotitch, des soldats du même 25^e régiment emmenèrent Krsman Milekitch, avec douze autres paysans, lui coupent en route le bras gauche et le lui font porter dans la main droite. Finalement ils les ont tués tous dans une futaie. Le

voïvode de comitadjis Lazo et ses hommes déshabillent Vesna, femme de Lazare Popovitch, du village de Tmava, la battent et la brûlent vive, etc....

Ils photographient les exécutions.

Rade et Georges Popatitch étaient deux jeunes paysans du village de Viriné. L'un d'eux était invalide de la guerre et amputé de la jambe gauche. En compagnie d'une paysanne, ils furent pendus sur la place du marché de la ville de Tchoupria et les Bulgares ont photographié toutes les phases de cet ignoble spectacle. Nous possédons dans notre dossier huit vues différentes de cette exécution, qu'on a fait tirer en cartes postales. D'ailleurs, les soldats assassins bulgares, comme leurs collègues austro-hongrois, se sont souvent fait photographier avec les cadavres de leurs victimes. Inconscience et sadisme!

Ils promènent par les rues

les têtes coupées de leurs victimes.

Au mois d'octobre 1917 des soldats bulgares, le lieutenant Koratchoff en tête, ont promené à travers les rues de la ville de Petrovatz (département de Pojarevatz) quatre ou cinq têtes de paysans piquées sur leurs baïonnettes. Ces paysans s'étaient enfuis dans la forêt pour éviter le recrutement dans l'armée bulgare et les soldats de Ferdinand de Cobourg les y avaient tués. Ils promenaient leurs têtes à travers les rues « comme exemple ». A Lasnitza, les soldats bulgares ont promené la tête d'Illia Yantzouff à travers le village « pour servir d'exemple ».

La soldatesque bulgare fait des hécatombes

dans les villages et les villes.

Le nombre des civils tués dans les villes et surtout dans les villages, est énorme. Les quelques chiffres suivants peuvent en donner une idée : Dans le village de Kladourovo

87 tués, à Ranovatz, 84 victimes, hommes et femmes, à Kobilie 40, à Jagoubitza 30, à Lasnitza 19, à Krépoline 17, au village de Bogomil 95 (dont 20 hommes, les autres victimes étant des femmes et des enfants), à Gostirachna 65, à Strovié 80, au village de Dolgavatz 280 personnes, à Margari 50, à Kostentzi 60, à Brod (sous-préfecture de Poretch) 205, etc. Le petit village de Ristovatz, près de Vrania, n'existe plus. Les maisons y sont incendiées et tous les hommes et les enfants mâles à partir de 10 ans, ont été tués. Les femmes se sont sauvées dans d'autres villages ou ont été internées. Lors de son arrivée au village de Néradovtze, la cavalerie bulgare a tué, en les sabrant dans la rue, les hommes ci-après : Mladen Stoyanovitch, 20 ans, Stoymen Stamenkovitch, 35 ans, Georgi Mladenovitch, 60 ans, Mane Pechitch, 50 ans. Kosta Mititch, 30 ans, Stanko Stamenkovitch, 60 ans, Mita Antitch, 40 ans, Mita Kalimantchevitch, 40 ans, Ljouba Stankovitch, 55 ans, Milan Stankovitch, 25 ans, Dimitrie Simonovitch, 40 ans, Vasilie Spassitch, 18 ans, Milan Tomitch, 30 ans et Alexæ, de Lebthintze. 82 personnes de Leskovatz furent tuées.

Combien de civils furent tués par les Bulgares ?

A l'heure actuelle il est encore impossible de donner le chiffre exact des civils tués par les Bulgares dans les territoires serbes occupés par eux. Les enquêtes sont en cours et les autorités procèdent à l'établissement des listes des manquants. Cependant, nous appuyant sur les résultats de notre enquête personnelle, nous ne croyons nullement exagérer en évaluant le nombre des civils tués à près de 100.000, si ce chiffre n'est pas dépassé. En effet, pour la seule région de Kourchoumlia, Prokouplie, Lebané, des témoins tout à fait dignes de foi estiment le nombre des gens tués par la sol latesque du Cobourg à 25.000.

Dans la seule petite ville de Sourdoulitza, les Bulgares ont massacré entre 3 et 4.000 Serbes. A Nich, nous avons ouvert des tertres qui abritent les ossements de centaines de victimes de la rage des Touraniens contre tout ce qui est serbe. Notre enquête nous a montré aussi que dans l'intérieur du département de Pojarevatz et spécialement dans

l'arrondissement d'Homolie, il n'y a pas de village qui n'ait à déplorer le massacre par les envahisseurs de 15 à 20 citoyens ou citoyennes.

En Macédoine orientale les Bulgares ont agi de même.

Dans la Macédoine orientale appartenant à l'Etat hellénique, les Bulgares ont sévi aussi contre la population civile. Et ce qui aggrave encore leur crime c'est qu'ils se trouvaient dans un pays qui n'était pas en guerre avec le leur. En effet, immédiatement après son entrée à Drama en 1916, l'envahisseur s'empara de 18 jeunes gens qui furent tués. Parmi ces victimes se trouvaient : Christos Zambas, Abraham Chela, Lambros Siapekas, I. Karayannis, Basilie Nikou, Sakis, I. Karayorgis, Nicola Stergios, Alexa Kostis, K. Koupassos et G. Kombakis.

Les victimes des Bulgares étaient surtout

les notables, les intellectuels et les prêtres.

Les Bulgares ont tué de préférence les notables des villes et des villages, les intellectuels, les instituteurs et les prêtres. Nous possédons déjà maintenant la liste de plus de 150 prêtres serbes assassinés par les gens de Sofia. Parmi ces victimes se trouve l'évêque serbe Vikentie, de Skoplie, dont le ministre des affaires étrangères bulgare avoue lui-même l'assassinat. Dans certaines villes, à Alexinatze et Vlassotintze par exemple, tous les prêtres ont été tués. Les fonctionnaires d'état et municipaux serbes ont également fourni un grand contingent aux victimes des Bulgares. Ainsi Toma Zaphirovitch, député, Georges Antitch-Djikitch, ancien député, Toma Djouritchitch, président du tribunal de Smédérévo, Brankovitch, juge à Leskovatz, Velimir Yovitchitch, préfet à Leskovatz, Svetozar Popovitch, secrétaire à la mairie de Leskovatz et beaucoup d'autres ont été tués. Les instituteurs et professeurs massacrés sont innombrables. Les négociants et industriels tels que Blagoye Ilitch, industriel de Vlassotintze, Georges Zubara, négociant de Vrania, Chaim Kario,

négociant de Leskovatz, Spira Hadji Sotirovitch, négociant de Nich, etc., étaient nombreux parmi les victimes des Bulgares. De plus, les avocats, et les personnes appartenant à d'autres professions libérales, ont été visés également par la rage exterminatrice du « serbisme » des Bulgares. Dans les villages, presque tous les paysans notables connus pour leur attachement à la patrie serbe ou simplement comme « radicaux » militants (le parti radical a comme chef l'ancien président du conseil Pachitch, l'homme le plus haï en Bulgarie et dans la défunte Autriche-Hongrie) ont été conduits à la mort. Les cadavres de ces malheureux restaient souvent sur les routes sans être enterrés, preuve en est la lettre bulgare suivante :

« ARRONDISSEMENT DE VRANIA.

N° 199
19-II-1916
Vrania

A remettre à
M. l'auditeur du Vardar.
A remettre une copie au chef
du département de Vrania.

« J'ai l'honneur de porter à votre connaissance, M. l'auditeur, qu'on a trouvé au village de Korbaevatz, village de l'arrondissement qui m'est confié, deux cadavres de prêtres jetés à côté de la rivière. L'un des cadavres a pu être reconnu comme celui du pape du village susnommé, Manassie Popoff, par sa femme. L'autre n'a pas été reconnu. Je vous prie en même temps de me donner les instructions nécessaires concernant l'enterrement des deux cadavres.

Pour le chef de l'arrondissement : Iv. Tvitchkoff.

N° 628
19-II-1916

Pour le secrétaire : Astcherieff.
Le chef du département : Dimitroff. »

En Macédoine orientale appartenant à l'Etat grec, les Bulgares ont agi absolument de la même façon, quoiqu'ils aient tué moins qu'en Serbie envahie. Comme nous le verrons plus loin, dans ces contrées le gouvernement de Sofia a surtout cherché à exterminer la population grecque par la faim. Cela ne l'a cependant pas empêché d'assassiner par exemple le métropolite de Pravi et l'homme le plus riche de Prosotchani près de Drama, Jean Karayannis.

Avant de tuer leurs victimes**les Bulgares leur extorquent de l'argent****ou ils dévalisent les cadavres.**

Nous avons déjà dit qu'un des buts poursuivis par les Bulgares en tuant les civils serbes et grecs, était de s'enrichir avec les dépouilles de leurs victimes. Nos dossiers contiennent des centaines de témoignages attestant ce fait. Nous n'en citerons que quelques-uns des plus typiques.

D'abord rappelons le témoignage du préfet bulgare Dimitroff dans sa lettre du 23 mars 1946 et concernant la mort du fabricant Blagoye Jlich. Avant de le tuer, les soldats lui enlèvent 100 à 120.000 lèves, ses bijoux et sa montre. Jovan Stoilkovitch, 65 ans, sacristain et surveillant du cimetière de Pojarevatz dépose que les Bulgares ont apporté dans la chapelle du cimetière plus de 100 cadavres serbes qui étaient tous dévalisés et, en partie, privés de leurs vêtements. Des femmes, venues de Kobilié pour emporter deux morts chez elles, ont raconté que les Bulgares avaient pris 19.000 lèves sur ces cadavres. Toutes les victimes du village de Kladourovo furent dépouillées avant leur mise à mort; il en fut de même de celles de Ranovatz. Jordan Koste Stochitch, de Boyanovatz, dépose devant nous que son oncle de Ristovatz a dû donner aux Bulgares 30.000 dinars pour que son petit-fils ne soit pas tué. Il avait 14 ans. Les soldats ont pris l'argent, ont massacré l'enfant devant son grand-père et ont tué celui-ci ensuite. Le sous-lieutenant Nedelkoff, natif du village de Staitchevtzi, arrondissement de Trn, vole au président de la commune de Krouchevitza 10.000 dinars et le tue ensuite. Jean Karayannis, de Prosotchani, déjà cité, fût tué en prison à Drama après que les Bulgares lui eurent extorqué, en plusieurs fois, la somme de 200.000 francs.

Souvent les Bulgares tuaient**pour le simple plaisir de tuer.**

Notre enquête abonde en exemples prouvant que soldats et officiers bulgares ont souvent tué pour le simple plaisir

de tuer. Ainsi le lieutenant Ratkoff s'est fait photographier chez le photographe Inglesovitch à Leskovatz. L'officier demanda à ce dernier de lui donner aussi le négatif du portrait. Comme le photographe ne le lui livre pas tout de suite, Ratkoff le fait emmener par des soldats hors de ville et tuer. Dimitrie Pareff, comitadji bulgare, dans le civil professeur de gymnase à Sofia, tue le paysan Proka, de Ternoftche, sans aucun motif. Il déclare ensuite à Ilia Yankovitch, confiseur à Petrovatz, qu'il ne pouvait vivre sans tuer au moins une personne par mois. Le lieutenant-colonel Atanasoff dit à Milan Nikolitch, à Prokouplie, « qu'il ne mange que de la viande serbe rôtie ».

Quelquefois les habitants des contrées envahies

ont pu sauver leur vie en payant les soldats.

Trajan Yankovitch, et son fils Traiko, Zvetko Trailovitch, Yanko Spassevitch et Axentie Paunovitch sont enfermés en compagnie de Milovan Grouitch, Alexa Yankovitch, Vlaiko Pavlovitch et Marian Trailovitch dans une maison du village de Kobilic. Des soldats bulgares les fouillent et leur disent : « Si vous nous donnez de l'argent, on ne vous tue pas. » Les cinq premiers en ont donné, les quatre autres, qui n'en avaient pas, furent fusillés et leurs cadavres furent brûlés sur de la paille allumée. Le sergent Petre Velitchkoff, du 32^e bataillon, a dit au président de la commune de Kladourovo, Petar Ieftitch, qu'il y avait un ordre du Ministère de la Guerre, ordre reçu par le commandant Christoff à Petrovatz, de tuer tous les habitants du village. Il ajouta qu'il voulait bien laisser la vie à quelques-uns si on lui donnait de l'argent.

Sourdoulitza.

Sourdoulitza est une petite ville coquette entourée de jolies forêts de hêtres et de chênes. Elle est proche de la ville de Vrania et à peu de distance de la frontière bulgare. Cette petite ville paisible a acquis une triste renommée pendant cette guerre. En effet, c'est à Sourdoulitza que les

Bulgares ont tué un grand nombre de Serbes emmenés des villes et des villages de la Serbie du Sud. Les gens de Sourdoulitza n'ont pas pu compter les innombrables victimes massacrées dans les environs immédiats de leur ville, mais ils estiment leur nombre à 3.000 ou 4.000. Personnellement nous avons ouvert de nombreuses tombes collectives de Douboka Dollina, un ravin peu profond, et nous y avons constaté la présence d'innombrables ossements humains et de restes de vêtements de paysans, de citadins et de prêtres. C'est dans ce ravin de Douboka Dollina, à Vrla Reka, Doubrava, Stoikova Chouma, Kalifer, Raditcheva Bara et Vlatchki Dol, tous des endroits dans les environs immédiats de Sourdoulitza, que furent massacrés des milliers de Serbes de Vrania, Prokouplié, Kourchoumlia, Pristina, Leskovatz, Nich et d'ailleurs. Nos observations personnelles nous ont permis de constater également que les victimes, lorsqu'on les enterrait, n'étaient pas toutes mortes et qu'on les a lapidées dans leur tombe. L'accès de la Douboka Dollina était sévèrement défendu à tous les habitants de la contrée. Une sentinelle se tenait en permanence, baïonnette au canon, à l'entrée du ravin. De nombreux chiens ont déterré les cadavres mal recouverts par la terre et rôdent aujourd'hui, comme des loups, autour de ce ravin de la mort où, entrés presque immédiatement après le départ des Bulgares, nous avons trouvé des crânes dans les futaies. Les exécutions de Sourdoulitza ont été dirigées et ordonnées sur place par le commandant de la place, le sous-lieutenant Stoyan Youroukoff, et la commission spéciale composée du sous-lieutenant Nestor Simonoff, du sergent Todor Vitanoff et de l'infirmier Pejioff, tous les quatre appartenant au 42^e régiment. Le colonel Petar Kalkandjieff, le commandant Ilkoff, tous deux du 42^e régiment, les Drs Sapoundjieff et Vasélieff envoyaient les gens à tuer de Vrania à Sourdoulitza. Le capitaine Dimkoff et le lieutenant Hranoff collaboraient à cette œuvre d'extermination. Les massacres de Sourdoulitza ont fini par dégoûter même les soldats bulgares. Ils ont refusé de les continuer. Alors la commission demanda au G. Q. G. bulgare de leur envoyer des comitadjis macédoniens pour continuer la besogne. Peu de temps après arrivèrent ces comitadjis,

commandés par Traiko Popoff, de Skoplié. Sourdoulitza, sur laquelle le peuple fait et fera encore des chansons, comme le dit le préfet Dimitroff, restera comme l'exemple typique de la barbarie bulgare.

Les Bulgares ont tué encore après leur capitulation.

Même battus et après avoir signé l'acte de capitulation, les Bulgares ont continué à tuer. Ainsi le 5 octobre 1918 le sous-lieutenant Vasiliéff, dans le civil instituteur, du 17^e bataillon de marche, a tué Tassa Stoikovitch, de Dadintze, dans les vignes de la ville de Vlassotintze. Dans le village de Vacharichte les soldats bulgares, en partant, ont tué un paysan avec son fils et ont jeté leurs cadavres dans la Morava, où des gens de Tchoupria les ont trouvés. Et les soldats assassinèrent pour les voler, les malheureux internés rentrant dans leurs foyers après la capitulation et qui ne pouvaient suivre leurs camarades. Un des rapatriés de la Macédoine grecque, P. Tsintotas, rapporte qu'il a compté 35 cadavres de gens de Drama, Cavalla, etc., tués sur la route à coups de baïonnette. Parmi ces morts se trouvait l'ingénieur P. Siméonidis. Celui-ci avait payé le sous-officier qui commandait la colonne pour avoir la permission de rester en arrière, ses forces étant épuisées. Un soldat le tua pour s'emparer de ses vêtements et de sa montre.

Les Bulgares ont tué les prisonniers serbes.

Ce ne sont pas seulement les civils des régions envahies par les Bulgares qui ont été massacrés par ces derniers; ceux-ci n'ont pas épargné non plus les soldats qui sont tombés entre leurs mains. Ainsi dans le petit village de Gradechnitza, près de Monastir, le voïvode de comitadjis Pandil Chichkoff, le lieutenant Djenkoff et le sergent Todor Dimitriéff font tuer à coups de fusil 21 soldats prisonniers serbes. A Debar, le commandant de place, le capitaine Todoroff du 12^e régiment, fait placer des deux côtés du pont du Drim des mitrailleuses et y fait tuer des centaines et des centaines de prisonniers. Pendant tout l'hiver 1916.

les eaux du fleuve rejettent des cadavres serbes. Sur le pont de Strouga, un grand nombre de prisonniers serbes furent également exécutés. A Ochrida, dans le parc de cette ville, les Bulgares ont rassemblé les prisonniers serbes, parmi lesquels il y avait beaucoup de malades. Les soldats bulgares, voyant qu'ils avaient des souliers neufs, les attaquèrent pour les leur prendre. Il y eut des scènes d'une telle sauvagerie que la femme d'Andjelko Djordjevitch, qui y assistait, en devint folle. Près du village de Ramné 500 autres prisonniers furent tués et des exécutions pareilles ont eu lieu presque dans tous les villages des environs d'Ochrida. Les Bulgares déclaraient à la population qu'ils les tuaient parce qu'ils ne s'étaient pas rendus assez tôt et parce que, eux Bulgares, n'avaient pas de quoi les nourrir.

Les tueries de Prilep.

Alexandre Pope Krosnovitch, 24 ans, de Prilep, recruté par les Bulgares et sergent dans l'armée bulgare, dont il a déserté pour rejoindre l'armée serbe sur le front de Salonique, a assisté 5 ou 6 fois au massacre de prisonniers serbes à Prilep. Il dépose qu'à l'endroit dit Seletchka Reka, les Bulgares ont massacré 18.000 soldats serbes faits prisonniers dans les régions de Prespa et de Prilep. On amenait ces malheureux par paquets de 5 à 600, on les faisait mettre à genoux sur deux rangs et alors des deux côtés à la fois, des cavaliers commençaient à les sabrer. Des fosses étaient prêtes pour recevoir les cadavres. Le général qui a commandé ces massacres était le commandant de la 5^e division. Il avait donné ordre de concentrer tous les prisonniers de la région à Prilep. 18.000 prisonniers sabrés par la cavalerie ! Cela nous paraissait impossible. Et pourtant, après un interrogatoire qui a duré de longues heures et pendant lequel nous fîmes préciser au témoin des détails qui tous, ensuite, ont été reconnus exacts, nous avons la conviction que Krosnovitch a dit la vérité. Même si le chiffre de 18.000 était exagéré, il est maintenant certain que les Bulgares ont massacré à Prilep des milliers de prisonniers serbes.

Les officiers collaborent aux massacres des prisonniers.

Les officiers bulgares ne se sont nullement gênés de tuer de leurs mains des prisonniers serbes. Ainsi le lieutenant Panteff, remplaçant du commandant de place de Svilainatz, a tué personnellement, dans un verger près de cette ville, 24 soldats à coups de crosse de fusil. On pourrait croire que ces officiers ont agi sous le coup de l'énervernement des batailles. Mais non, des officiers ont tué froidement des prisonniers dans les camps.

Tous nos témoins accusent le lieutenant Samardjieff, commandant du camp de Gornie Panitcharevo, d'avoir fait mettre à l'hôpital tous les prisonniers et internés qui avaient de l'argent pour les y empoisonner. Le Dr Athanasiadis, médecin grec au service de la Serbie et resté dans le pays après l'invasion, rapporte le fait suivant : Occupé à l'hôpital de Veliko Trnovo (Bulgarie) il envoie un lieutenant serbe prisonnier chez un officier-dentiste bulgare pour se faire soigner les dents. L'officier y va avec sa cocarde serbe, que le Bulgare lui veut enlever. Le Serbe refuse ; le dentiste le gifle et commande aux soldats de l'escorte d'amener le prisonnier à un endroit déterminé. Là, le Bulgare, assisté d'un autre officier, poignarde le lieutenant serbe dans le dos.

Ce ne sont pas seulement les prisonniers serbes

qui ont été tués par les Bulgares,

mais aussi des Français.

C'est surtout contre les prisonniers serbes que s'est exercée la rage des Bulgares, mais souvent les soldats des autres pays alliés sur le front de Macédoine, n'ont pas davantage été épargnés. Ainsi un prisonnier bulgare dépose devant nous que le 9 mai 1918, sa compagnie a fait prisonnier sur le front près d'Ochrida, un sous-officier français qu'on a amené auprès du commandant du régiment, où il fut interrogé et tué ensuite à coups de couteau par ordre de ce même commandant. On a enlevé les habits du cadavre et on lui a coupé un doigt portant une bague. Le cadavre

est enterré au village de Trpesitza. Au printemps 1917, les Bulgares ont fusillé près de Leskovatz un capitaine et un sous-lieutenant serbes et un lieutenant français, tous les trois aviateurs. Ils ont prétendu que ces aviateurs avaient apporté des munitions aux insurgés.

Les massacres de Vélia Glava.

Un exemple typique des massacres bulgares de prisonniers est ce qui s'est passé sur les positions de Vélia Glava (automne 1915). Le 46^e régiment bulgare, renforcé par le troisième bataillon du 45^e régiment, avait fait des prisonniers serbes; les prisonniers furent liés et attachés ensemble par groupe de trois à cinq hommes et ensuite on les fit descendre dans un ravin. Là, ils furent fusillés à quinze pas malgré leurs prières. Les soldats bulgares ont achevé à coups de baïonnette ceux qui n'étaient pas encore morts, et ont dépouillé les cadavres de leurs vêtements et de leurs chaussures. Celui qui a ordonné cette tuerie est le lieutenant-colonel Rainoff, commandant du 46^e régiment, assisté par le commandant Yovtchhoff et le capitaine Dimtcheff.

Les Bulgares ont achevé les blessés.

Les Bulgares n'ont point respecté les blessés. Ils les ont tués. Parmi des douzaines de témoignages pareils, nous reproduisons la déposition tout à fait caractéristique du soldat serbe Velimir Ivanovitch : le 12 septembre 1916 je me trouvais avec mon commandant de batterie, feu Vladimir Yovanovitch, dans une tranchée d'infanterie située sur le plus haut point du Kaïmaktchalan.

Les Bulgares, à 3 heures, se mirent à crier « hourra ! » d'une tranchée qui était à 50 mètres en avant des Serbes, mais sans bouger de celle-ci. Le commandant ordonna d'ouvrir le feu sur les Bulgares qui, quelque temps après, attaquèrent notre tranchée à coups de bombes et la dépassèrent. J'y suis resté avec mes camarades Zvejo Dimitrievitch et Bradislav. A l'aube nos troupes contre-attaquèrent les Bulgares, qui se retirèrent précipitamment en passant

par dessus la tranchée où nous étions cachés sous des cadavres. De temps en temps nous nous hissions pour voir ce qui se passait, et nous assistions de cette façon à des scènes terribles. En effet, les Bulgares se ruaient sur nos soldats blessés au cri sauvage de : « Argent Serbes ! » Nos blessés les priaient de ne pas les tuer et leur disaient : « Laissez-nous l'âme et emportez tout », tandis que les Bulgares les perçaient de leurs baïonnettes, toujours au cri de : « Argent Serbes ! », ou bien en leur criant : « Est-ce que le lait français est doux ? », ou encore : « Ah ! non, Serbe, tu ne rentreras pas chez toi par ce chemin ; va sur la route par laquelle tu as quitté ta maison ! » Lorsque le 15 septembre, les Bulgares furent complètement chassés, nous avons trouvé sur leurs morts des gourdes pleines d'eau-de-vie. Il y eut beaucoup de blessés bulgares que nous avons peine à recueillir parce qu'ils étaient ivres-morts. Dans la tranchée à droite nous avons trouvé notre commandant, qui avait reçu plusieurs coups de baïonnette et du ventre ouvert duquel les intestins sortaient. Autour de lui il y avait encore onze soldats serbes horriblement mutilés. »

Les Bulgares entrent dans le village de Neveska (août 1916). Dix-huit blessés serbes y étaient cachés dans des maisons grecques. Ils furent découverts et se rendirent, mais les Bulgares les ont massacrés devant les villageois. Le soldat Radomir Manitch, appartenant à la troisième compagnie, premier bataillon du 21^e régiment, est resté, le 13/28 août 1916, avec deux camarades blessés devant les tranchées serbes. Au cours de la nuit les Bulgares sont venus jusqu'à eux et les ont forcés d'appeler leurs camarades, qui se trouvaient dans la tranchée voisine, pour qu'ils viennent les panser. A leur appel les soldats serbes sont sortis de leur tranchée et se sont dirigés vers les blessés. Mais les Bulgares ouvrirent le feu sur eux en jetant des bombes et les forcèrent ainsi à se retirer. Ce même fait s'est renouvelé un peu plus tard. Après quoi les soldats serbes n'ont plus voulu sortir de leur tranchée. Exaspérés de ce qu'ils ne se montraient plus, les Bulgares ont percé de coups de baïonnette les trois blessés serbes dont deux, Vladislav Radivoyevitch et Radomir Mititch.

sont morts des blessures reçues. Dans leur cynisme, les Bulgares ont ordonné au troisième, qui avait reçu huit blessures, d'aller dans la tranchée serbe pour que ses camarades le voient. Des cas pareils se sont produits en masse dans presque tous les engagements qu'ont eus les Serbes avec les Bulgares. Nous en avons enregistré un grand nombre dans notre enquête.

Les aveux des prisonniers bulgares.

Beaucoup de prisonniers bulgares nous ont avoué la mise à mort des prisonniers et blessés. Ainsi un prisonnier du 2^e régiment d'artillerie, 9^e batterie, nous dit : « Au cours des opérations de Guiljané nos troupes, et principalement le 5^e régiment de la première division de Sofia, ont commis de grandes cruautés. Officiellement on n'avait pas donné l'ordre de tuer les prisonniers, mais on le faisait toujours. C'était toujours le capitaine de l'active Strmanoff qui se distinguait dans ces massacres et en donnait l'exemple. Cet officier était de Gabrovo et faisait partie de l'état-major du 6^e régiment. Lorsque les soldats amenaient des prisonniers, il leur ordonnait : « Menez-les à Sofia, mais en une demi-heure ! » L'on savait que cela signifiait qu'il fallait les tuer. » Un soldat du 11^e régiment bulgare dépose : « Les officiers disaient que les Serbes maltraitaient les gens et qu'il fallait se venger. Le sous-lieutenant Topaloff a déclaré qu'il y avait un ordre disant qu'il ne fallait pas faire de prisonniers et qu'il fallait tuer tous les Serbes. » Un autre prisonnier, du 44^e régiment, dit : « En 1916 et 1917, il y avait un ordre général de ne point faire de prisonniers, c'est-à-dire de les interroger et de les tuer ensuite. A partir de 1918 on a ordonné de ne plus tuer les prisonniers. Le régiment du témoin était connu « pour ne point faire de prisonniers ». On tuait les prisonniers devant les soldats et les officiers leur disaient : « Faites attention, si vous êtes pris demain par les Serbes, vous serez traités de même. »

« Menez-les à Sofia ! »

« Menez-les à Sofia en une demi-heure », ou encore « menez-les à Sofia par le chemin le plus court », étaient des phrases fatidiques, phrases que nous avons retrouvées à maintes reprises dans la bouche des officiers bulgares et qui signifiaient la condamnation à mort sans appel possible des malheureux prisonniers.

Des témoignages grecs.

Nous possédons dans notre dossier des témoignages d'une catégorie de gens tout spécialement intéressants, car ils ne sont ni Serbes ni Bulgares. Ils n'ont donc aucun intérêt ni à charger les Bulgares, ni à se disculper eux-mêmes. Ce sont des soldats bulgares, de nationalité grecque, faits prisonniers et qui servent actuellement dans l'armée hellénique. Or ces hommes déposent comme suit à propos des massacres de prisonniers : « Beaucoup de prisonniers ont été massacrés. » (Apostolidis Constantin). « Le lieutenant-colonel Youkoff, du 2^e bataillon du 24^e régiment, a dit à ses soldats qu'il leur donnait la permission de tuer les prisonniers français et anglais, qui n'ont rien à faire dans les Balkans, mais il ne faudrait pas tuer les Serbes, qui ont une raison de combattre. » (Batmanis Kalipolitis). « J'ai vu à Skoplié, à Katchanik, Férisovitch et Prizren des soldats bulgares qui ont massacré des prisonniers serbes. C'était en novembre et décembre 1915. » (Alexiadis Stephanos). « Les Bulgares, lorsqu'ils avaient fait des prisonniers, les tuaient. Ils leur prenaient tout et les battaient avant de les tuer. » (Sekos Alexander). « Le commandant du 43^e régiment, le colonel Braikoff, a dit aux soldats, à Philipopoli, lors de la concentration, de ne pas tuer seulement les prisonniers, mais même les enfants dans le ventre de leur mère et qu'il fallait massacrer tous les ennemis de la Bulgarie. » (Athanasé Thomas Sanidis), etc.

L'ordre général de tuer les prisonniers

et d'achever les blessés.

L'ordre général de tuer les prisonniers et d'achever les blessés a-t-il donc existé réellement dans l'armée bulgare? Nous ne pouvons l'affirmer, mais ce qui nous semble hors de doute, c'est que des chefs d'unités importantes ont donné des ordres pareils. Les dépositions de nos témoins aussi bien serbes que bulgares ou grecs, tendent à le prouver. Des massacres formidables de prisonniers comme ceux de Prilep, d'Ochrida, de Strouga, etc., auraient-ils, autrement, été possibles?

Après leur défaite et en évacuant les villes,

les Bulgares ont encore tué des prisonniers.

Voici la déposition d'Albert Touati, 26 ans, d'Alger, du 34^e régiment colonial français, fait prisonnier par les Bulgares devant Monastir. « J'ai été à Vélès. Tous les prisonniers français et serbes ont été évacués le 20 septembre 1918. Lors du départ, plusieurs étaient malades, mais on les faisait marcher à coups de crosse de fusil. A peine à un kilomètre de Vélès, les sentinelles ont tué un prisonnier civil serbe qui ne pouvait plus marcher. Un peu plus loin, deux autres Serbes voulaient faire leurs besoins et furent fusillés. Dans les montagnes autour de Barbarevo, des civils serbes voulaient faire du feu pour cuire la soupe. La sentinelle a embroché avec sa baïonnette un de ces malheureux. J'ai assisté à la mort de ces quatre victimes. Au rassemblement, 23 Serbes manquaient. De plus, j'ai vu dans un ravin le cadavre du prisonnier français Joseph Giffe, qui était prisonnier à Vélès avec moi. Il portait une plaie à la poitrine. »

Les viols commis par les Bulgares

sont innombrables.

Un de nos témoins, Vasilie Trbitch, nous disait : « Parmi les jeunes femmes tuées, il n'y en a aucune qui n'ait été

violée avant sa mort par une série d'hommes. Il y a même des fillettes de 10 ans qui ont été ainsi traitées. Dans tous les villages où il y avait des troupes, les officiers leur disaient que toutes les femmes leur appartenaient. Il y a eu des orgies terribles. Lors des grands massacres, les femmes des massacrés furent distribuées aux comitadjis. » Trbitch a dit vrai. En faisant notre enquête en Macédoine et dans la Serbie libérée, nous avons pu nous en convaincre. Il nous faudrait un volume pour raconter tout ce que nous avons constaté à ce sujet. Nous nous contenterons donc d'extraire de notre dossier quelques cas à titre d'exemple. A Pojarevatz, les lieutenants Poratzonoff et Sirakoff violent les jeunes filles et les envoient, ensuite, contaminées, à l'hôpital. A Velikò Gradichte, c'est l'aide-major Tchernaeff qui déflore les jeunes filles. Le sous-préfet Rachéff (arrondissement de la Morava) viole une jeune fille de Vlachki Dol et, lorsqu'elle est devenue enceinte, il la fait tuer par trois gendarmes et ordonne de jeter son corps dans la Morava. Le sous-préfet ouvre lui-même une enquête sur cet assassinat et conclut que les meurtriers étaient des brigands serbes inconnus. A Kladourovo, Ledinka Paunovitch fut violée par quinze soldats. Darinka Paunovitch, 14 ans, et Petria Todorovitch, 14 ans, furent violées dans la « casana » du village. Au village de Lasnitza, en juin 1918, Ljoubitza Pankalovitch, 18 ans, fut violée par sept soldats du 32^e bataillon de marche. Le voïvode de comitadjis Pavle Mintcheff venait, le soir, dans les villages de Gornie Yochanitzza, Pretrechnia et Pridovitza, y convoquait les jeunes filles et les jeunes femmes pour en choisir une pour coucher avec elle. A Pridovitza, une jeune fille violée s'est pendue le matin qui suivit la nuit qu'elle avait passée avec Mintcheff. A Prokouplie, les voïvodes de comitadjis violent les femmes et les tuent ensuite en leur coupant les seins. Le voïvode Mioura Ferdinand a donné l'ordre de frapper sur son ventre nu la fille de Stania Voskova, de Petrovatz, puis il l'a fait violer par un chien. Au village de Medjouane, le voïvode Pavle Mintcheff a fait déshabiller complètement six jeunes filles, les a battues sur leur ventre nu et les a gardées dans sa chambre pendant toute la nuit.

Le sadisme des Bulgares.

Il ne suffisait pas aux Bulgares de violer les femmes. Ils entouraient encore ces viols de toute sorte de raffinements cruels. Ainsi le 3^e bataillon du 11^e régiment est au repos dans une petite ville près de Leskovatz. Le commandant de ce bataillon accuse un Serbe, estropié et malade au lit depuis trois ans, d'espionnage. Il donne l'ordre de l'amener. La femme du malade vient elle-même exposer à l'officier que l'accusation contre son mari était sans fondement puisqu'il ne pouvait plus quitter le lit depuis trois ans. Le soir, le commandant fait amener de force la femme et apporter l'homme sur un brancard. Ce dernier est déposé devant la porte de la chambre dans laquelle le militaire viole sa femme. Il meurt d'émotion sur le brancard. A Prichina, les officiers s'enfermaient avec des femmes turques dans une chambre et laissaient les maris dans la pièce à côté. Ils se faisaient alors servir par les femmes de telle façon que les hommes pussent tout entendre.

On déshonore les jeunes filles.

Georges Todorovitch, infirmier serbe et évadé des Bulgares, nous décrit l'état de démoralisation sous l'occupant : « A Prilep, le mécontentement contre le régime bulgare a grandi, surtout depuis l'arrivée de la 9^e division, à cause de la corruption qui se répandait de plus en plus parmi les femmes et les jeunes filles. Lorsque les autorités militaires commencèrent à loger les soldats dans les maisons privées, ceux-ci se mettaient à attaquer et à corrompre les femmes. La 9^e division est restée trois mois, de janvier à fin mars. Les femmes ont été profondément démoralisées par la présence de cette troupe. Beaucoup de femmes et de jeunes filles, considérées auparavant comme parfaitement honnêtes et sages, furent déshonorées et perdues après l'arrivée des militaires ennemis. Les femmes ont été maltraitées à un tel point et l'immoralité de l'occupant a été telle, que des filles de bonne maison ont été forcées de s'inscrire comme prostituées à l'Hôtel de Ville et d'y subir un examen médical.

Je sais que les noms de ces jeunes filles furent inscrits sur un tableau et que ce tableau fut ensuite affiché à la porte de l'église... (le témoin donne des noms de jeunes filles ainsi prostituées). L'arrivée des troupes allemandes n'a point changé la situation... »

Les Bulgares maltraitent la population

des pays envahis.

Personne en dehors de ceux qui y étaient ne peut se faire une idée de ce que les habitants des pays envahis ont souffert. Non contents d'en tuer un grand nombre, les cruels Touraniens ont torturé les survivants de toute façon. Leur moyen ordinaire de torture était la bastonnade. On battait citadins et villageois à toute occasion. Et ce n'est pas avec des baguettes ou même des fouets que les bourreaux du Cobourg martyrisaient leurs victimes, mais avec de véritables massues que nous avons retrouvées tout couvertes de sang lorsque nous faisons notre enquête. Nous avons examiné des centaines de corps de « bâtonnés » par les Bulgares et nous avons constaté qu'ils portaient les traces indélébiles de la cruauté bulgare, traces qui se traduisent souvent par une infirmité à vie. Les parties du corps choisies par les Bulgares étaient ou bien les fesses ou bien le ventre. Pour l'opération, on déshabillait le patient ou la patiente, on le couchait par terre et le soldat-bourreau lui appliquait de 25 à 250 coups de massue sur les fesses ou le ventre pendant que d'autres soldats maintenaient la victime sur le sol. Lorsqu'elle perdait connaissance, on la faisait revenir à la vie en l'aspergeant d'eau froide et l'on recommençait la bastonnade. Voici, comme exemple, une petite liste de bâtonnés choisis au hasard parmi les milliers et les milliers dont les corps, comme nous avons pu le constater, portent pour la plupart les traces du traitement barbare qui leur fut infligé. Alexo Kostevitch, du village de Batch, a été battu de telle façon, « qu'il a été forcé d'égorger une brebis pour en mettre la peau saignante sur son dos afin de calmer ses souffrances. » Il est resté couché six semaines. Dela Vragovitch, 66 ans, du même village, est mort des suites de la bastonnade le lendemain de son supplice.

Vladimir Petrovitch, 60 ans, et Lazar Milochevitch, 60 ans, d'Oreovitz, furent battus parce qu'ils avaient vendu des vivres aux Allemands. Au village de Kobilie, neuf hommes et femmes sont morts des suites de la bastonnade. Maritza Stanka Pavlovitch s'est pendue à la suite des mauvais traitements que lui ont fait endurer les soldats de Ferdinand de Cobourg. A Ranovatz, Marko Mitrovitch, Milosav Pavlovitch, George Trouitch, Ilia Mladenovitch, Nikola Bogdanovitch et Ilia Bogdanovitch meurent des suites de la bastonnade. A Petrovatz, Sava Stoilevitch meurt après avoir reçu les coups des Bulgares. Stana Manoïlovitch, Severinka Iivotitch, Misirka Bogdanovitch et Maritza Ilitch portent encore aujourd'hui sur leurs fesses les cicatrices profondes des coups bulgares, cicatrices que nous avons examinées. A Jagoubitza, Pauna Baikitch meurt des coups reçus et Stoïka Bozitch est au lit depuis 1917, date à laquelle elle fut bâtonnée par ordre du lieutenant Radeff. C'est au lit que nous l'avons examinée. Ljoubomir Petriar, 30 ans, de Lasnitza, ne peut plus marcher aujourd'hui par suite des coups qu'il a reçus des Bulgares. A Krépoline, Smiliana Petrovitch meurt dans la nuit qui suit sa bastonnade. Jivko Pavlovitch, du village de Poslom, a été tellement battu sur le ventre qu'il en est resté estropié, etc.

Les femmes sont battues sur le ventre nu.

De préférence, les Bulgares battaient les femmes sur leur ventre nu. Beaucoup de ces malheureuses, enceintes, ont avorté à la suite de ce traitement. D'autres sont restées estropiées pour toute leur vie. Voici un exemple typique de la façon dont les Bulgares traitaient les femmes. Anka Kalitchanin, du village de Gornie Konoucha, a trois filles, Inosava, Miroslava et Dara. Le voïvode Gavril Gavé convoque ces trois jeunes filles pour leur demander où se trouvent les insurgés serbes. Comme elles n'en savent rien, il les fait battre sur leur ventre nu avec une grosse canne et une corde tressée et mouillée. Ensuite il amène avec lui Dara dans la forêt et la viole. Rentrée, cette dernière se plaint et Gavril la fait venir de nouveau avec sa mère. Il commence par battre la mère sur le ventre nu et

ensuite il prend une corde, la trempe dans l'eau chaude, y fait deux nœuds et bat la jeune Dara avec cet instrument ; 20 comitadjis la maintenaient par terre. La jeune femme saigne de la bouche et son ventre est en sang. Le voïvode s'arrête et recommence. Quatre fois il recommence ainsi sa bastonnade sauvage, et il dit à sa victime : « Je veux te battre jusqu'à ce que tu meures ». Toute cette scène se passait en présence de la mère de Dara et pour s'encourager, le voïvode chantait et buvait quand il ne frappait pas.

Les Bulgares inventent des tortures.

Nombreuses sont les victimes des Bulgares qui ont été blessées à coups de fusil ou de baïonnette. Nous en avons examiné un grand nombre. Mais les sujets du Cobourg n'étaient pas satisfaits de ce traitement, qu'ils jugeaient encore trop doux. Ils ont inventé des tortures spéciales. Ainsi nous avons examiné Yvan Obradovitch, 23 ans, auquel, en août 1917, le gendarme Zvetko Karabach, et d'autres gendarmes ont cassé, avec leurs crosses de fusil, le tibia gauche, ont tailladé profondément avec leurs baïonnettes la main gauche et le menton et ont arraché, avec des pinces, la chair du mollet gauche. Et tout cela parce que le pauvre jeune homme avait déclaré être Serbe ! Dans les environs de Prokouplie, les Bulgares chauffaient des pioches et brûlaient avec ces instruments le corps des paysans. Puis ils battaient les victimes sur les parties brûlées. Ils ont enterré à moitié des gens vivants et les ont retirés ensuite de la terre avec des cordes. D'autres furent battus sur leur ventre nu, jusqu'à ce qu'ils saignassent. Puis les soldats ont lâché sur eux des chiens, moitié loups et moitié chiens, qui arrachaient la chair des corps sanglants. Des personnes furent pendues par les pieds et battues dans cette position avec des cravaches. Parfois même les barbares allumaient du feu sous leurs têtes.

Les Bulgares ont appliqué la marque de feu.

Les Bulgares ont marqué les villageois de la marque de feu. Ils chauffaient au rouge des fers et les appliquaient sur

le dos des paysans et des paysannes. De cette manière furent marqués par exemple: à Koloudra, Milan Milenkovitch, Nikodie Simitch, Yela, femme de Loukitch, Kosta Ristitch, Petria Voukosavljevitch (femme); à Alobani, la sœur et la mère de Milan Doudovitch qui, lui-même, fut tué, etc. A Ranovatz, les soldats bulgares versent de la braise sur la poitrine de Voyin Yankovitch et lui marquent le dos avec un fer rouge.

Pourquoi les Bulgares ont battu

et maltraité les habitants.

En premier lieu, les Bulgares ont battu et maltraité les habitants des pays envahis par eux pour leur extorquer de l'argent. Petar Stephanovitch, de Ranovatz, fut blessé à coups de baïonnette parce qu'on voulait lui prendre 36.000 dinars. C'était le lieutenant Brkaloff qui empochait l'argent. Yéremia Sekoulitch, du même village, fut battu trois fois parce qu'on voulait lui extorquer 2.100 dinars. Martin P. Yorgovanovitch, de Jagoubézas, fut battu trois fois et on lui a pris 1.000 dinars. Martin Pankolovitch, de Lasnitza, fut frappé de 50 coups et on lui a pris 1.030 dinars. Nous possédons dans notre dossier d'enquête la liste de 129 habitants du village de Veliko Selo qui ont été battus par les Bulgares, avec indication exacte de ce qu'on leur a pris, du nombre des coups reçus, des témoins et des noms de ceux qui avaient ordonné la bastonnade.

Ensuite c'est pour assouvir leur haine de tout ce qui est serbe et grec que les Touraniens du Cobourg ont maltraité les habitants de la Serbie, de la Macédoine serbe et grecque.

Enfin ils bâtonnaient les habitants aussi par pur sadisme. Ainsi le commandant Koulitchine frappait de 25 coups de bâton, à Tchoupria, l'architecte Sava Dimitrievitch, de Belgrade, parce que celui-ci ne s'était pas levé immédiatement pour la saluer. D'ailleurs Koulitchine recherchait les occasions de maltraiter la population. Il se promenait dans les rues de Tchoupria pour se faire saluer. Si quelqu'un ne le saluait pas, il le faisait amener par des soldats ou des gendarmes et le frappait de 25 à 30 coups sur les fesses nues,

les femmes tout aussi bien que les hommes. Si les victimes pleuraient, il les menaçait de les tuer. A la suite de ce traitement, des femmes ont avorté et sont tombées gravement malades.

En général, dans les villes et les villages envahis, officiers, soldats et fonctionnaires exigeaient le salut des indigènes. Si ceux-ci ne saluaient pas, on les battait.

Officiers, soldats et fonctionnaires bulgares ont extorqué de l'argent.

Les officiers, soldats, fonctionnaires et même les simples citoyens bulgares n'ont poursuivi, dans les pays envahis, qu'un seul but : s'enrichir aussi vite que possible par n'importe quel moyen, même par le crime. Tous, presque sans exception, rançonnent la malheureuse population, ils l'emprisonnent pour la relâcher moyennant argent, ils la menacent d'internement ou même de mort et se font remettre de grosses sommes, ils massacrent les gens pour s'approprier leurs biens. Parmi ces criminels, nous trouvons les gens les plus haut placés et ceux qui occupent le bas de l'échelle sociale. Depuis le général Ratcho Petroff, gouverneur de la Macédoine et ancien ministre, assisté de son fidèle Bairoff, de l'aveu même de Bulgares, une des plus grandes fripouilles du royaume, jusqu'au simple gendarme dans le petit village perdu de l'arrondissement d'Homolie, tous agissent de la même façon : ils rançonnent et volent la population et vivent de chantage. Nous n'essayons pas même de citer des exemples. Ils sont trop nombreux et toujours c'est la même méthode de travail : l'extorsion au moyen du chantage. Combien de millions les Bulgares ont-ils extorqué de cette façon aux malheureux citoyens des territoires occupés par eux ? Nous ne le savons pas et il est très probable qu'on n'en saura jamais le chiffre exact ; cependant, à en juger d'après ce que nous a révélé notre enquête, nous estimons à plus de 100 millions les sommes d'argent extorquées par les fonctionnaires et les militaires aux habitants des pays occupés par les Bulgares.

Moyens détournés pour extorquer de l'argent.

Pour sauvegarder la façade, les Bulgares ont fréquemment extorqué de l'argent à la population sous prétexte d'œuvres d'utilité publique. Ainsi Arandjel Racheff, chef de l'arrondissement de la Morava, ordonne de faire une collecte pour l'achat d'automobiles et pour l'assistance aux pauvres. Au village d'Orrovitza, on avait recueilli 1.000 lèves dans ce but. Mais Racheff n'est pas content de ce résultat. C'est trop peu. Il donne ordre de ramasser 2.000 lèves dans les vingt-quatre heures, sans cela il internera tout le monde. Inutile d'ajouter qu'on n'a jamais vu les automobiles et que les pauvres n'ont rien reçu. Le commandant Peteff, à Tchoupria, recueillit 4.380 lèves auprès de la population de la ville pour l'achat d'un avion « pro Morava ». Cet argent est allé dans sa poche, dans celle du colonel-brigadier Stoyanoff et dans celle du commandant Kanazireff. La même ville a dû payer 3.000 lèves pour l'achat d'une couronne mortuaire pour la défunte tzarine bulgare Eleonore. A Jagoubitza, les fonctionnaires faisaient écrire aux gens des cartes postales, qui seraient envoyées par avion sur le front de Salonique. Ils faisaient payer 30 paras le mot. Comme beaucoup de citoyens de Jagoubitza et environs avaient des parents dans l'armée serbe et qu'ils espéraient pouvoir ainsi leur envoyer un message, les Bulgares faisaient une bonne recette. Naturellement l'aéroplane n'est jamais parti.

Partout, en Serbie comme en Macédoine serbe et grecque, les Bulgares organisaient dans les villes et les villages des soirées soi-disant de bienfaisance auxquelles les habitants étaient forcés d'assister sous menace d'être internés s'ils ne venaient pas. Suivant leur fortune, on leur vendait les billets de 5 à 3.000 lèves. Les fonctionnaires, qui recevaient le peu de vivres qu'envoyait l'État bulgare pour les populations appauvries par lui, prélevaient une grande quantité de ces marchandises et les vendaient à leur profit. Ainsi Naoum Vladoff, maire de la ville de Monastir, prenait 20.000 kilos de sel sur un envoi de 30.000 kilos et les vendait pour lui tout en les portant

ensuite sur la liste comme distribués. Il procédait de même pour la farine et le pétrole. Le préfet Keremekdjieff, de Pojarevatz, s'occupait d'achat d'or. Il payait un napoléon 12 lèves. Si on ne lui donnait pas volontairement l'or qu'il exigeait, il menaçait de l'internement. Après un séjour de huit mois à Pojarevatz, il a emporté en Bulgarie un demi-million.

Partout où nous avons passé en pays occupé par les Bulgares, les gens nous ont dit la même chose: « Fonctionnaires et militaires bulgares sont arrivés en mendians sans bagages. Huit jours après leur arrivée ils avaient leurs poches bourrées de billets de banque et quand ils sont partis il leur fallait des camions et des camions pour emmener tout ce qu'ils ont volé! »

Internements.

Les internements dans les pays envahis étaient innombrables: dans trois quartiers seulement de la ville de Bitolj, les Bulgares ont interné 644 personnes; à Nich le nombre des internés est de 5 à 6.000; à Petrovatz 50 personnes, 70 à Sourdoulitza, plus de 500 à Vrania, 4.000 à 5.000 à Leskovatz, 60 à Vlassotintze, environ 300 personnes à Prokouplié, 200 à Alexinatz, 200 à Tchoupria, 35 à Svilainatz, etc. Dans les villages le nombre des internés a été aussi très considérable. Dans certains villages et après la révolte de 1917, tous les habitants furent internés. Ainsi furent déportés les habitants des villages de Ranovatz, Kladourovo et Kobilie. Dans toute la région de la Morava, le nombre total des internés est de 80.000. Nous ne connaissons pas encore le nombre total des internés de la Macédoine serbe et grecque, mais il doit être élevé à en juger d'après ce que nous avons constaté dans les contrées où nous avons passé. Dans les seuls districts de Poretch, Velès et Prilep, il est d'environ 50.000 personnes. En Macédoine grecque, le nombre des internés est de 60 à 70.000.

Le choix des gens à interner.

Les Bulgares voulaient « bulgariser » les contrées qu'ils ont occupées et qu'ils croyaient définitivement être à eux.

Les Serbes et les Grecs influents les gênaient, car ils savaient bien que ces patriotes allaient saisir la première occasion pour libérer leur pays, même si cela était nécessaire, par une révolte. De plus, ils voulaient que le monde crût au « caractère essentiellement bulgare » de ces régions et pour arriver à ce but il fallait exterminer au moins les représentants les plus marquants des peuples qu'ils voulaient faire disparaître. L'ordre n° 13 de l'inspection militaire de la région de la Morava, ordre que nous avons déjà mentionné à propos de son passage concernant les femmes serbes, est très explicite à ce sujet. Sofia a donc donné l'ordre d'interner en masse l'élément gênant et il était bien entendu qu'on faisait disparaître en route le plus possible de ces gêneurs. En effet, nous n'hésitons pas un instant à accuser non seulement le gouvernement, mais aussi tout le peuple de complicité dans le massacre des Serbes sur le chemin d'exil et tout spécialement des massacres de Sourdoulitza. Tout le monde les connaissait, le gouvernement était au courant, les lettres du préfet bulgare de Vrania, Dimitroff, en sont la preuve. Un personnage quelconque, gouvernemental ou antigouvernemental, haut placé ou du peuple, s'est-il levé pour protester contre ces horreurs ? Non, personne n'a trouvé un mot seulement de pitié. Tous se réjouissaient de l'œuvre d'extermination des Serbes tant détestés.

Ensuite l'internement de la population était un moyen pour l'État de s'enrichir. En effet, contre tout droit, l'État bulgare déclarait les biens des absents et des internés « res nullius » et les confisquait à son profit, non sans que ses fonctionnaires et ses militaires eussent prélevé d'abord leur « gain » personnel. Pour que l'opération fût fructueuse, il fallait choisir les gens à interner parmi ceux qui possédaient, et ainsi nous voyons disparaître dans la Douboka Dollina de Sourdoulitza un Blagoye Il tch, riche fabricant qui, d'après les dires mêmes d'un préfet bulgare, n'a jamais fait de politique. Rappelons à ce propos le passage suivant concernant les internements, extrait de la lettre du préfet Dimitroff : « Je suis profondément convaincu que — quoique les motifs de ceux qui ont ordonné les internements fussent patriotiques et nobles — on a interné d'une

façon irrégulière et qu'on a tué les internés pour pouvoir cacher leur internement irrégulier, qu'on a violé des femmes et des filles des internés et qu'on a volé leurs biens. »

Les Bulgares ont interné des malades.

des aveugles, des mourants.

Pour arriver à leur but d'exterminer l'élément serbe et pour satisfaire leur désir de gain, les Bulgares ont interné des aveugles, des phthisiques, des vieillards, des mourants. Laissons de nouveau la parole au préfet bulgare Dimitroff, dont la lettre du 2 février 1916, adressée au chef de l'inspection militaire de la Morava à Nich, est un acte d'accusation beaucoup plus puissant que la longue liste des internés de cette catégorie que nous pourrions extraire de notre dossier d'enquête. Ce préfet cite dans sa lettre, qui s'élève contre les internements « sans motifs valables », les exemples d'internés suivants : Lazar Taxidar Yakimoff, 60 ans, presque aveugle; Trifoune Avramoff, 60 ans, presque aveugle; Georgi Nikitoff, invalide, amputé d'une jambe; Toma Mikitch, 55 ans, tuberculeux au dernier degré, on l'a arraché de son lit pour l'emmener; Djouro Ilieff, 70 ans, atteint de sénilité; pope Anto, 82 ans, ne peut plus marcher; Ephrème Ivanoff, 70 ans, en retraite parce que trop malade; Milan Pavloff, comme le précédent; Trifoune Mitroff, plus de 50 ans, presque aveugle et malade, arraché de son lit et emmené; Traiko Nikoloff 52 ans, paralysie de la main gauche; Toma Zaphiroff, mourant; pope Ivoiko Zvetkoff, 85 ans, presque totalement paralysé, etc. A la fin de sa longue lettre, le préfet dit : « les internements sans motifs se font au détriment du prestige de la Bulgarie et de son armée si valeureuse. Pour se sauvegarder, la population maltraitée s'adresse aux autorités allemandes, qui font transporter ces futurs sujets de la Bulgarie dans la partie autrichienne de la Serbie. » De nouveau Dimitroff demande une enquête et termine sa lettre par la phrase : « Ce que vous m'avez ordonné par votre ordre N° 2 me montre que, vous-même

vous désirez mettre fin à tous les méfaits et à toutes les violations. » De l'aveu même d'un Bulgare, les « Prussiens des Balkans » ont surpassé en cruauté leurs maîtres les Prussiens de la Prusse!

Comment on traitait en Bulgarie les internés.

Du mois de juillet 1916 au 25 décembre 1916, plus de 10.000 familles des nouveaux territoires serbes (Macédoine et Vieille-Serbie) furent déportées. Entre Sofia et Knéchevo, dans une plaine marécageuse, des baraquements furent construits pour y loger une partie des déportés. Les autres furent emmenés à l'intérieur. Les familles du Poretch ont été déportées au mois de novembre par le froid et la neige. Les gendarmes procédaient avec une brutalité inouïe. Les familles de Prokouplie — il y en avait trente-sept comptant de deux à huit membres — ont été emmenées à Jakoubitza, département de Pojarevatz. Pour les y conduire, on les envoyait à pied à Nich; on leur faisait faire le trajet de Nich à Tchoupria en train, celui de Tchoupria à Despotovatz et, enfin, à Jagoubitza, à pied. Les bagages et les enfants étaient dans des voitures. Pendant le transport, les Bulgares ordonnèrent de verser les voitures dans une rivière. Les enfants d'un de nos témoins, Stevtchitch, de Prokouplie, sont ainsi tombés dans l'eau. Comme nous l'avons vu précédemment, beaucoup de déportés ne sont jamais arrivés à destination, car on les a tués en route. A d'autres, à ceux de Kcobilie, Ranovatz, Kladourovo par exemple, les Bulgares ont pris immédiatement après le départ les quelques objets de valeur qu'ils avaient pu emporter avec eux. Ce qu'ils ne pouvaient pas emporter fut brûlé. Beaucoup d'internés amenés à Sofia — tous ceux qui furent conduits au commandement d'étape — furent tués à la montagne de Vitoche, vrai charnier d'internés et de prisonniers de guerre. Dans les camps d'internés, les malheureux déportés souffraient de la faim de la pire façon. De temps en temps les Etats neutres y envoyaient des commissions de contrôle qui furent trompées de la façon la plus ignoble par les Bulgares. Ainsi la Croix-Rouge de Genève, qui avait

envoyé des hommes des plus honnêtes et intègres, n'a jamais pu savoir la vérité. Comme exemple des moyens de tromperie employés par les gens de Sofia, nous ne citerons que le fait que, lorsque la mission américaine est arrivée au camp de Haskovo, l'administration bulgare a fait acheter en toute hâte 20 kilos de sucre, qu'elle a étalés avec des fruits dans la cuisine pour montrer aux Américains, la « bonne nourriture du camp. » Au camp de Gornie Panitcharevo, le commandant du camp, le lieutenant Samardjieff, a fait mettre à l'hôpital ceux qui avaient de l'argent pour les y empoisonner. Au commencement il y avait dans ce camp 4.000 internés. Au bout de six mois, il n'y en avait plus que 2.000, les autres étaient morts. Au commencement, 700 à 800 personnes étaient parquées dans une baraque sans paille et il n'y avait pas d'hôpital malgré les épidémies qui sévissaient. Les cadavres des décédés ont été pillés par les infirmiers bulgares. Un de nos témoins a vu de ses yeux le commandant de ce camp, Samardjieff, tuer trois hommes d'Alexinatz et un garçon de 15 ans de la même ville. Le même Samardjieff a torturé devant le même témoin un officier français, prisonnier et manchot, avec la crosse d'un fusil. « Les internés mouraient comme des mouches », nous disent nos témoins. Les internés de la Macédoine orientale grecque n'ont pas été traités mieux que les Serbes. Comme les Serbes, ils ont été astreints aux travaux les plus durs, et de plus ils ont été battus et ont subi les souffrances de la faim. Sterios Sarimanolis nous raconte par exemple que 800 internés furent employés au téléfère à Haskeui. Au moment de la libération par l'armée serbe, il ne restait plus que 120 de ces malheureux ; les autres étaient morts de faim et de maladies. Tous les internés, tant Serbes que Grecs, employés aux travaux, nous racontaient que les Bulgares ne leur donnaient comme nourriture qu'un piment et un petit morceau de pain de maïs. Par contre ils les battaient tout le temps. Les internés de la Macédoine orientale grecque estimaient à 50.000 le nombre de leurs compatriotes déportés par les Bulgares. Beaucoup de ces déportés sont morts de faim et de froid, car on les nourrissait très mal et on ne leur donnait pas de vêtements ni de couvertures.

Quelques-uns nous ont affirmé qu'à Kitchevo, pendant les grands froids, 800 internés sont morts dans une seule journée, de faim et de froid.

Il est certain que les internés Serbes et Grecs ont souffert un réel martyre sous les Bulgares. Tout prouve, et nos preuves sont multiples, que ces derniers ont cherché par tous les moyens à se débarrasser des Serbes et des Grecs gênants. Ils se croyaient définitivement vainqueurs et, par conséquent, ils estimaient que tout leur était permis. Aujourd'hui qu'ils sont vaincus, ils voudraient bien cacher toutes ces horreurs. Mais toute leur habileté et toute leur ruse ne pourront pas faire disparaître les milliers de cadavres de leurs victimes et les hommes et les femmes dont l'existence a été pour toujours ruinée par leur traitement plus que barbare.

Le traitement des prisonniers.

Le traitement des prisonniers de guerre n'était certes pas meilleur que celui des internés. Ils furent martyrisés de toutes façons. On les nourrissait à peine. Il y a quelque temps, le Journal Officiel, *L'Echo de Bulgarie* donnait comme chiffre des prisonniers serbes — chiffre qu'on a toujours caché aux enquêteurs neutres hollandais, américains, espagnols, etc., de même que celui des internés — 31.000. Peu avant la défaite des Bulgares, leurs journaux parlaient de 16.000 prisonniers serbes. Que sont devenus les 15.000 manquants? Nous le savons : ils sont morts victimes de la faim, des maladies provoquées par le manque absolu d'hygiène et des mauvais traitements des gens du Cobourg. Qu'on lise les dépositions terribles des gens de science comme le Dr A. Athanasiadis et on sera édifié sur la façon dont les Bulgares ont traité leurs prisonniers.

Johanis Johanidis, un soldat bulgare du 21^e régiment, de nationalité grecque, nous a dit : « A Sofia j'ai gardé pendant quatorze mois les prisonniers serbes. Lors de la révolte en Serbie, les Bulgares ont donné ordre de tuer quelques prisonniers suspects. Cet ordre me fut aussi donné, mais je ne l'ai pas exécuté. Les prisonniers serbes

ont été toujours maltraités et battus avec de gros bâtons. Beaucoup d'entre eux ont été estropiés par ce traitement. Les soldats bulgares ont tué des prisonniers serbes. J'ai vu le soldat Vasil, du 1^{er} régiment, 4^e compagnie, tuer trois prisonniers et leur voler 600 francs. Il nous a dit ensuite : « J'ai tué trois Serbes et j'ai pris beaucoup d'argent. Pourquoi ne tuez-vous pas vos prisonniers? Les Serbes ont toujours beaucoup d'argent! » Le gouvernement français avait envoyé un uniforme pour chaque prisonnier serbe et 40 francs en argent, mais les Bulgares n'ont donné qu'un uniforme par 10 prisonniers et ont gardé l'argent.

Deux dépositions serbes.

Voici maintenant deux dépositions serbes tout à fait caractéristiques de la façon dont les Bulgares traitaient leurs prisonniers de guerre. Sima Alkalaj, de Belgrade, aspirant, déclare ce qui suit : « J'ai été fait prisonnier en 1917. Au moment de la révolte en Serbie, je me trouvais au camp des prisonniers de guerre installé dans l'hospice de Sofia. Les caves de cette maison servaient de locaux disciplinaires pour les prisonniers punis. Tous les prisonniers serbes qui ont essayé de s'évader pendant ce temps ont passé par cette prison, où ils ont été battus jusqu'à en perdre connaissance avec des bâtons de la grosseur du bras. Il y avait des soldats bulgares spécialement désignés pour la bastonnade, par exemple le sergent major Ivan Mladenoff, de Godetch, arrondissement de Tzaribrod et le caporal Arsa Andonoff. Pendant que nos soldats étaient sans connaissance, ces deux Bulgares les dévalisaient complètement. Des soldats serbes bâtonnés demeuraient pendant des semaines entières incapables de se mouvoir sans douleur. L'un d'eux a été tellement brutalisé qu'il est resté tout à fait impotent, à tel point qu'on devait le porter même aux lieux et la souffrance causée par le moindre mouvement lui arrachait des gémissements. Les prisonniers français avaient remarqué et pris en grande affection cette victime de la barbarie bulgare. Le médecin du camp, un Russe, étudiant en médecine, nommé Saks, s'est vu plusieurs fois obligé d'envoyer à l'hôpital quelques-uns

de ces malheureux, mais le capitaine Baltoff, commandant du camp des prisonniers, les faisait immédiatement revenir de l'hôpital. Enfin, comme les plaintes et les gémissements des bâtonnés commençaient à importuner le voisinage, ordre fut donné d'exécuter désormais ces châtiments en public, devant tous les prisonniers. Dès que l'occasion se présenta d'exécuter un de ces châtiments publics, le caporal Arsa Andonoff ci-dessus nommé, montra publiquement la manière de frapper les prisonniers : il jeta à terre un soldat, lui mit le pied sur le cou et le bâtonna dans le sens de la colonne vertébrale, que tous les coups atteignaient. Le colonel roumain Georges Miklesku, de Bucarest, a été témoin de cette scène et a protesté contre ces procédés inhumains. »

Radivoye Slavkovitch a été dans cette même prison au mois de juin 1916. « Un soir, j'ai vu le sous-officier bulgare Nikola Hristoff, de Lokorsko, arrondissement de Sofia, et le caporal Arsa Andonoff pousser par les escaliers un jeune prisonnier serbe, vêtu d'un uniforme roumain, et lui donner des coups très violents en lui demandant de l'argent. Ils l'enfermèrent seul dans un petit réduit de la cave et là ils continuèrent à le martyriser. Longtemps après, nos soldats entendaient encore les gémissements et les plaintes de ce malheureux, qui entra ensuite en agonie. Les Bulgares, après l'avoir dévalisé, redescendirent plusieurs fois pour voir s'il était revenu à lui. Lorsqu'ils s'aperçurent qu'il était mort, ils emportèrent son cadavre et l'enfouirent quelque part à proximité de l'hospice. La même nuit, dans le même réduit, les mêmes Bulgares torturèrent aussi un autre Serbe, plus âgé et vêtu en paysan. Quelque temps après, le capitaine Nikola Baltoff, commandant du camp des prisonniers, apprit que quelques prisonniers, moi entre autres, nous avions connaissance de ces faits. Il nous fit appeler chez lui, nous fit raconter tout ce qui s'était passé et, ensuite, il nous défendit de parler à personne de ce que nous avons vu puisque, dit-il, « il n'y a pas de preuves suffisantes, et il ne faudrait pas oublier que vous êtes prisonniers. » Ce sont là les mots dont il souligna ses menaces pour produire une forte impression. Marko Mirkovitch,

agronome de Valjévo, et Miodrag Todorovitch, industriel de Tchoupria, connaissent aussi ces faits et peuvent certifier l'exactitude de mes déclarations. »

Traitement des prisonniers français, anglais, italiens, russes, grecs et roumains.

Les prisonniers alliés non serbes ont-ils été mieux traités par les Bulgares que les prisonniers serbes? Nous ne possédons pas encore toutes les données nécessaires pour nous prononcer d'une façon définitive. Cependant ce que nous savons déjà aujourd'hui nous montre que ce traitement dépendait tout à fait de la disposition des commandants militaires et de la situation politique de la Bulgarie. Lorsque les Bulgares n'ont plus été sûrs de la victoire intégrale des Centraux, ils sont devenus plus prudents et ont traité les prisonniers français et anglais qui avaient échappé au massacre des prisonniers, mieux qu'ils ne les avaient traités auparavant. Des prisonniers français, gardés près du front par les Bulgares, ont dit qu'ils n'ont pas trop souffert durant leur captivité. D'autres, que nous avons délivrés pendant notre avance rapide et victorieuse de l'automne 1918, se plaignaient violemment du traitement qu'ils ont subi de la part des gens du Cobourg. Nous avons déjà cité le cas du prisonnier français à Trpesitza, prisonnier auquel les bourreaux coupent un doigt pour voler une bague. Le même témoin de cet acte de barbarie nous affirme aussi que des prisonniers français se sont suicidés à Koumanovo et dans les mines aux environs de Sofia, parce qu'ils ne pouvaient plus supporter les mauvais traitements que leur infligeaient les Bulgares. Tous les témoins qui ont vu les prisonniers roumains, sont d'accord pour dire que ceux-ci ont été terriblement maltraités : « Les prisonniers roumains, disent-ils, sont traités d'une façon abominable. Les Bulgares les haïssent terriblement, les emploient aux travaux les plus durs, ne les nourrissent presque pas et ne leur donnent pas de vêtements. Les Roumains prisonniers en Bulgarie, ne ressemblent plus à des êtres humains ! »

Les Bulgares ont recruté des Serbes dans leur armée.

Les Bulgares ont recruté dans leur armée des Macédoniens serbes et des Serbes de la Vieille Serbie. Les premiers furent incorporés dans les unités combattantes. Beaucoup d'entre eux étaient des anciens soldats serbes faits prisonniers et tous les jours, sur le front de Salonique, nous voyions arriver dans les lignes serbes ces gens qui avaient réussi à désertier pour rejoindre leurs frères. Les Bulgares se méfiaient beaucoup de ceux qu'ils voulaient faire passer aux yeux du monde pour des « patriotes macédoniens bulgares ». Leurs propres soldats nous rapportaient que leurs alliés allemands étaient chargés de mitrailler les Macédoniens qui lâchaient pied. De plus, on envoyait ces Macédoniens aux endroits le plus périlleux pour leur enlever la possibilité de se rendre à l'adversaire et pour les faire hacher par sa mitraille.

Les Bulgares essayeront sûrement d'expliquer ce recrutement et de le justifier, car il leur sera impossible de le nier. Ils diront que la Macédoine étant ethniquement bulgare, ils n'ont fait qu'enrôler des « frères de race » pour combattre un ennemi commun. Nous ne discuterons pas ici les prétentions des Bulgares sur la Macédoine au point de vue ethnique. Nous dirons seulement qu'elles ne sont pas fondées et que les Serbes ont autant sinon beaucoup plus de droit qu'eux à réclamer comme leur ce coin de l'Europe. Nous nous contenterons de constater que les régions dont ils ont recruté les habitants, appartenaient légalement au royaume de Serbie et que, par conséquent, ces habitants étaient et sont toujours des sujets d'un pays ennemi envahi et qu'ils le seront tant qu'un traité en due forme n'en aura pas décidé autrement. La Macédoine eût-elle été mille fois un pays ethniquement bulgare, le droit des gens et les conventions de la guerre interdisaient formellement au gouvernement du Cobourg d'enrôler de force les Macédoniens sujets serbes dans l'armée. En le faisant, le peuple bulgare a enfreint ce droit des gens et ces conventions de la guerre, et il devra en rendre compte devant la société des nations.

En Vieille Serbie, dès 1917, les Bulgares ont incorporé dans leur armée des jeunes gens du pays. Nous avons la preuve qu'ils avaient l'intention de faire combattre ces hommes aux premiers rangs du front de Salonique contre leurs propres frères et pères. Mais la population s'est révoltée contre cette exigence plus que barbare. Les Bulgares ont d'ailleurs profité de cette révolte pour exterminer autant de Serbes que possible. Toutefois, après cette insurrection, ils n'osaient plus incorporer les hommes de la Morava dans les troupes combattantes. Ils les ont incorporés comme recrues-ouvriers. Combien de Serbes de la Vieille Serbie ont-ils été ainsi enrôlés dans l'armée ennemie contre tout droit et contre toute humanité? Un document du chef d'état-major de l'Intendance de la région de la Morava nous donne la réponse : environ 60.000.

Les Autrichiens ont livré aux Bulgares

des Serbes pour les enrôler dans leur armée.

Les Austro-Hongrois ont livré aux Bulgares, pour les enrôler dans leur armée, les Macédoniens serbes faits prisonniers par eux. L'acte des Austro-Hongrois, livrant des sujets serbes aux Bulgares pour les enrôler, constitue une violation flagrante du droit des gens et une atteinte sans nom à l'humanité. En effet, ces Macédoniens avaient dans l'armée serbe des frères qu'ils étaient ainsi condamnés à combattre. Ce que cela veut dire, un de nos témoins macédoniens, Tzvetkovitch, nous l'a dit à la fin de son interrogatoire : « Pendant que j'étais dans les premières lignes bulgares, une pensée atroce ne me quittait jamais, c'était la peur de tuer mon frère, que je savais dans les rangs de notre armée, ou d'être tué par lui. Le bon Dieu nous en a préservés ! » Mais les Centraux et leurs vassaux bulgares ne se sont jamais embarrassés de considérations d'humanité ou de droit.

Les Bulgares ont pillé et volé.

Non contents de violer les pays envahis par les massacres de civils et de soldats, par l'internement et le recrutement,

les Bulgares ont pillé et volé partout où ils ont mis le pied. Les conventions internationales disent bien que la propriété privée est sacrée. Le Bulgare s'en est emparé et n'a pas même respecté la dernière ressource du pauvre. Vivres, bétail, meubles, vêtements, tout fut enlevé, et si les gens s'opposaient à ces spoliations ils étaient roués de coups, blessés et mêmes tués. Même les pierres funéraires des cimetières furent enlevées et transportées en Bulgarie. Et ce ne sont pas seulement les soldats et les comitadjis qui ont agi ainsi. Depuis le gouverneur, le général Ratcho Pétroff, jusqu'au bas de l'échelle sociale, tous pillent. Le gouverneur civil de la Morava, Tchaprachikoff, ancien ministre de Bulgarie auprès du gouvernement serbe et ancien chef de l'espionnage bulgare et austro-hongrois en Serbie, vole la jolie fontaine en marbre du Konak de Nich, qu'il fait installer ensuite dans le parc Boris à Sofia. A Nich, le colonel Zvetanoff, avec son aide le commandant Vladimiroff, ramassent dans le « Konak » tout ce qu'ils peuvent piller chez les particuliers, dans les maisons des ministres plénipotentiaires et dans les bâtiments de l'Etat. Ensuite ils envoient à Sofia, pour les vendre, les choses les plus précieuses et incendient le Konak pour ne pas laisser des traces de leurs méfaits. Il est impossible de se faire une idée de ce que les Touraniens slavisés du Cobourg ont volé dans les malheureuses contrées qui, passagèrement, ont été sous leur domination. Ils n'ont été surpassés que par les Austro-Hongrois, qui ont « déménagé » les régions qu'ils ont occupées.

Ils ont réquisitionné tout ce qu'ils n'ont pas volé.

Tout ce que les Bulgares, conjointement avec leurs alliés allemands, n'ont pas pillé ou volé dans le pays occupé, ils l'ont réquisitionné. On ne laissait aux habitants que des quantités minimales de vivres. Ainsi en 1916, ils ne laissèrent aux gens de Bojévatz, un village très riche avant la guerre, que 80 kg de blé par personne et par an. En 1917, ils supprimèrent le blé et ne laissèrent que 80 kg de maïs par tête et par an et 200 kg de foin par maison. A Ranovatz, la quantité était encore plus faible : 70 kg par tête et par an ;

à Lasnitza, 60 kg de céréales par personne et par an, etc. Il faut ajouter que la Serbie est très riche en céréales et que les citadins et les paysans étaient habitués à en avoir en abondance et à très bas prix. En Macédoine, les Bulgares raffaient toutes les céréales, les payaient à vil prix (25 à 50 cent. le kilo) et les vendaient de nouveau aux paysans à raison de 3 à 5 fr. le kilo. En général, si les Bulgares payaient leurs réquisitions, c'était à des prix minimes. Notre enquête nous a montré qu'ils payaient en Macédoine, les bœufs, par exemple, de 20 à 100 fr. pièce, les vaches de 15 à 35 fr., les veaux de 12 à 17 fr., les moutons de 1 à 11 fr. pièce. Le mouton à 1 fr., ce n'est pas cher ! Cependant très souvent, la plupart du temps même, ils ne payaient pas du tout leurs réquisitions. Parfois on donnait des bons de réquisitions, fréquemment fantaisistes, mais ces bons ne furent jamais remboursés. Le plus souvent on réquisitionnait sans rien donner, pas même un morceau de papier. Malheur au paysan qui ne voulait pas se laisser dépouiller de ses dernières ressources. Il était interné, ou même tué. Il faut ajouter que les Bulgares ont été bien souvent des voleurs volés. Leurs dignes alliés teutons les dépouillaient du produit de leurs réquisitions, qu'ils envoyaient par trains spéciaux chez eux.

De cette façon, toutes les contrées occupées par les Bulgares ont été totalement appauvries et il faudra de longues années pour réparer tout le mal. Qu'on en juge par le tableau suivant dressé par nous pour 34 villages de la région de Monastir.

	Avant la guerre	Actuellement	Perte
Bœufs	3.776	998	2.778
Vaches	6.033	568	5.465
Chevaux	2.248	174	2.074
Anes	1.666	353	1.313
Moutons	84.980	3.154	81.826
Porcs	1.640	53	1.587
Voitures ou chariots .	1.749	79	1.670

Avant l'occupation bulgare, il y avait 1.600 à 2.000 têtes de bétail dans le village de Néradovtze: aujourd'hui il n'y a

plus que 11 bœufs et environ 50 vaches, etc. Tous les objets de cuivre, les cloches des églises comprises, de même que toute la laine furent enlevés sans dédommagement. Il va sans dire que toutes les maisons et bâtiments dont les sujets de Ferdinand avaient besoin furent réquisitionnés sans loyer ; par contre les propriétaires étaient forcés de payer de très forts impôts pour leurs immeubles occupés par l'ennemi.

Impôts.

Les impôts imposés par les Bulgares étaient très forts, dix fois plus forts que ceux du temps serbe. Ainsi le maire de Vlassotintze, Sotyr Popovitch, payait 2.800 dinars d'impôts du temps serbe. Les Bulgares lui ont fait payer 30.000 lèves. D'ailleurs les fonctionnaires du fisc bulgares n'inscrivaient presque jamais la totalité de la contribution demandée dans les livrets d'impôt et mettaient la différence dans leur poche.

Le régime bulgare a provoqué la famine.

Il n'est pas étonnant que ce régime de réquisitions et de pillages ait provoqué la famine dans presque toutes les régions qu'occupaient les Bulgares. C'est surtout la Macédoine et spécialement la Macédoine grecque, qui en a souffert cruellement. Les cas de mort par inanition étaient extrêmement nombreux. Lorsque nous sommes entrés à Monastir, le 19 novembre 1916, un notable monastiriotte nous disait : « si vous aviez tardé à venir seulement de 15 jours, vous auriez trouvé des centaines de cadavres de gens morts de faim ! » En Macédoine orientale grecque, environ 40.000 habitants sont morts, la plupart de faim !

Les Bulgares ont incendié les maisons

et les villages.

Non contents d'avoir dépouillé complètement les infortunés paysans, les Bulgares ont encore incendié leurs villages. Dans le seul village de Neradovtze, ils brûlent 400 bâtiments.

Les villages de Beli Breg, Donie Pavlovtzi, Ribintza, Ratajé, Ristovatz, etc. sont entièrement ou presque entièrement incendiés. Dans le village de Bistritz, près de Monastir, c'est à peine si quatre ou cinq maisons restent debout, les autres ont été démolies par les Bulgares, qui en ont pris le bois pour le brûler. Dans les villes ils ont également démoli des maisons pour en prendre le bois. Dans l'arrondissement d'Homolie il n'y a plus de fermes. Toutes ont été incendiées par la soldatesque du Cobourg.

Ils bombardent des villes ouvertes.

Leur rage destructive s'est aussi exercée au détriment de villes ouvertes telles que Monastir-Bitolj. Depuis le 19 novembre, date de la libération de la ville par les armées alliées, jusqu'au 21 octobre, furent tués et blessés à Monastir, par le bombardement (civils seulement) :

	Tués		Blessés
Hommes	124	Hommes	129
Femmes	140	Femmes	229
Enfants	150	Enfants	254
Sexe non spécifié.	92	Sexe non spécifié.	32
	<hr/> 506		<hr/> 644

Le nombre total des victimes du bombardement de Monastir par les Bulgaro-Allemands, victimes dont on a établi officiellement la mort ou les blessures, est de 1.150. Parmi ces victimes, il y a 253 hommes, 369 femmes, 404 enfants, sexe indéterminé 124. Avant la guerre Monastir comptait environ 50.000 habitants ; 2.797 de ses maisons sont détruites ou fortement endommagées. D'autres villes ouvertes, Vodena par exemple, furent également bombardées par les avions bulgaro-allemands et cela sans aucune nécessité militaire. Le 30 avril 1917, ils ont tué 17 personnes et en ont blessé 26. Parmi les morts il y avait 3 soldats, 9 civils hommes, 2 femmes et 2 enfants ; parmi les blessés : 6 soldats, 13 hommes, 6 femmes et 7 enfants.

Ils ont tué les civils de Monastir avec des obus à gaz.

Dans la nuit du 16 au 17 mars 1917, l'artillerie bulgaro-allemande a commencé à jeter en pleine ville de Monastir des obus à gaz asphyxiants. Cette nuit-là, 19 personnes furent tuées par les éclats des projectiles et 62 par les gaz. Parmi ces dernières il y avait 25 femmes et 32 enfants, 61 personnes étaient empoisonnées et la plupart d'entre elles mouraient au cours de la journée suivante. Depuis cette date, les obus à gaz asphyxiants tombaient presque journellement sur tous les quartiers de la malheureuse ville. Les ennemis les lançaient surtout pendant la nuit, de sorte que les habitants étaient surpris pendant leur sommeil et ne pouvaient pas se sauver.

Les habitants des régions envahies ont dû travailler pour les Bulgares.

Partout où les troupes bulgares ont occupé des territoires, elles ont forcé les habitants, hommes, femmes et enfants, à travailler pour eux. Le travail, très dur, n'a jamais été payé et on n'a point donné de nourriture aux travailleurs. Ceux-ci ont dû subvenir à leurs frais à leur entretien.

Les travaux étaient des travaux militaires défendus par les lois.

Les travaux ainsi exécutés par les civils étaient des travaux d'ordre militaire défendus par les lois et conventions de la guerre. Les Bulgares faisaient creuser par ces civils serbes des tranchées et des tunnels, établir des routes stratégiques, transporter les munitions, etc. Souvent ces travaux s'exécutaient en première ligne et on y employait même les femmes et les enfants. Ainsi à Bechichte, des femmes ont été tuées par des obus qui sont tombés au milieu des civils qui creusaient des tranchées. A Monastir, lorsque l'armée serbe avançait victorieusement sur les montagnes

du Tchuké, les Bulgares sentirent le besoin de renforcer leurs ouvrages de défense. Pour avoir la main-d'œuvre nécessaire ils ont fait des rafles dans les rues de la ville et tous ceux qu'ils ont pu attraper, ils les ont amenés aux positions pour creuser des tranchées, renforcer celles qui existaient déjà, faire de nouvelles routes, etc. La position sociale, l'état de santé, etc. de l'individu raflé leur importait peu. Il leur fallait des bras et ils ont cherché à s'en procurer, contre tout droit et contre toute humanité, parmi les civils de la ville qu'ils avaient déjà ruinés par les excès de leur occupation.

Les Bulgares n'ont pas respecté l'église.

Nous avons déjà vu que les Bulgares ont tué et interné les prêtres serbes. Partout ils ont transformé les églises serbes en églises bulgares desservies par des popes bulgares qui exploitaient honteusement la population. Sachant bien que les habitants ne pouvaient pas se passer de l'assistance du clergé, même bulgare, aux enterrements et aux baptêmes, ils se la faisaient payer des prix exorbitants ; 400 lèves un mariage, 100 lèves un baptême, étaient les prix demandés couramment aux pauvres.

Les popes bulgares ont pillé des monastères riches. Ainsi le pape Velko Popoff, de Vidine, a volé une partie de l'argenterie très abondante et de grande valeur du monastère de Gorniak. Dans d'autres endroits, les Bulgares ont profané les églises serbes en les utilisant comme écuries.

Ils ont cherché à dénationaliser la population.

Partout les Bulgares ont cherché à dénationaliser les habitants serbes et aussi ceux de la Macédoine grecque. Ils voulaient les « bulgariser » à toute force. Il était sévèrement défendu, sous peine d'emprisonnement ou d'internement, de parler le serbe ou le grec. Ceux qui disaient un mot de leur langue dans la rue étaient battus « à mort ». Les noms furent bulgarisés : Yovanovitch devint Ivanoff, Nechitch devint Necheff, etc. A l'école, les instituteurs et institutrices

bulgares inscrivaient les élèves comme « sujets bulgares ». Dans chaque ville, dans chaque village des hommes comme le fameux Arnaudoff font rassembler de force la population pour lui faire des conférences sur « leur nationalité bulgare ». On ne respecte pas même les cimetières et on y efface sur les tombes les inscriptions Serbes. Les monuments érigés à la mémoire des serbes tombés pour leur patrie dans les guerres antérieures sont démolis, celui de Vrania par exemple.

Ils détruisent les livres serbes.

On perquisitionne dans les maisons, on saisit tous les livres serbes et on les brûle publiquement. Rien, absolument rien, n'a été sacré pour ces hordes de sauvages qui se sont abattues sur la Serbie et la Macédoine. Dans leur rage et leur désir d'exterminer tout ce qui est serbe et grec, ils ont montré ce qu'ils sont en réalité : des barbares couverts d'un léger vernis à l'allemande !

Les Bulgares ont brûlé la correspondance arrivée par l'entremise de la Croix-Rouge de Genève.

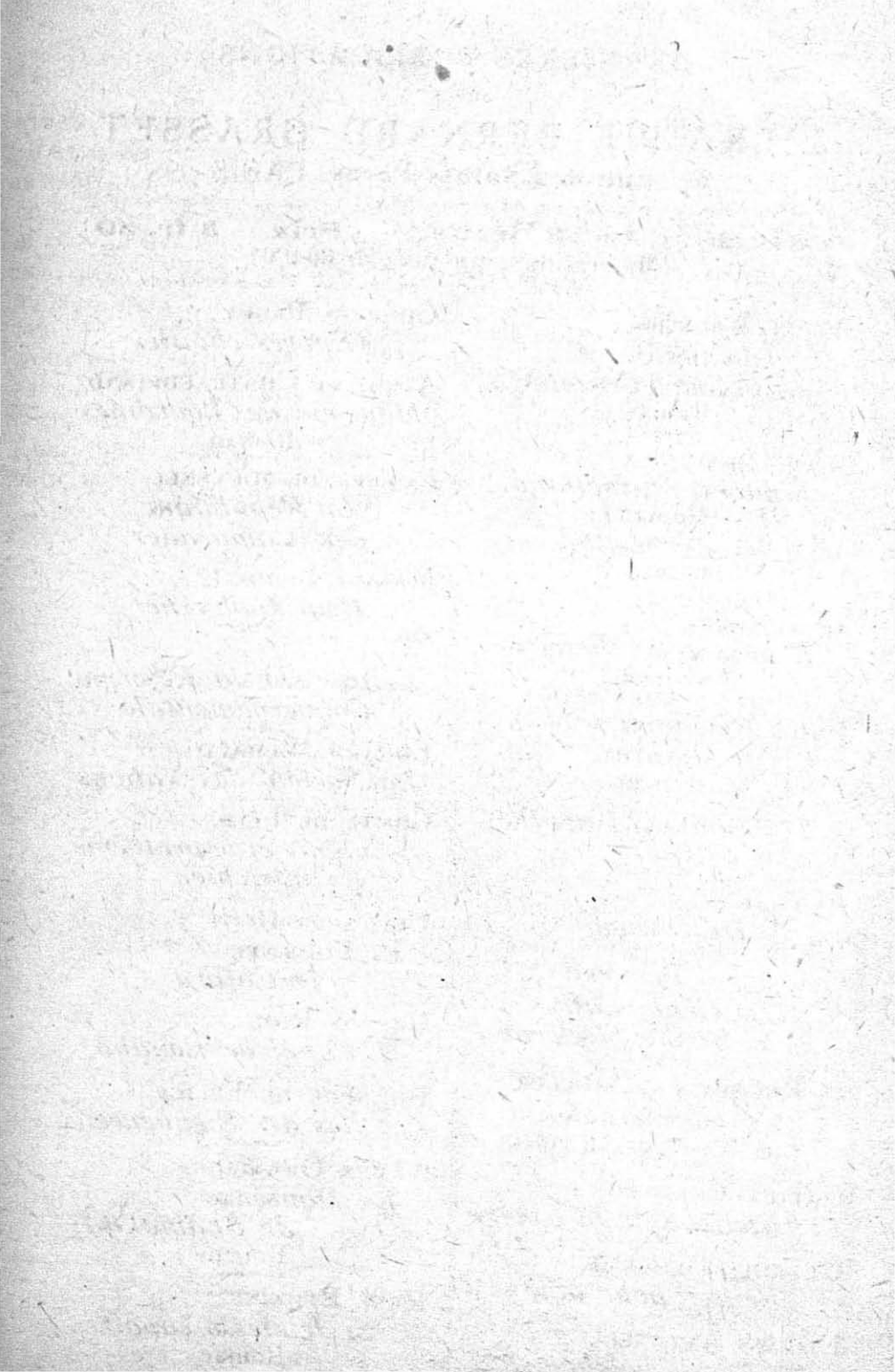
Mentionnons encore dans cette brève énumération des méfaits et crimes bulgares le fait que jamais les Bulgares n'ont distribué la correspondance envoyée par l'entremise de la Croix-Rouge de Genève. Ils ont brûlé publiquement ces lettres et ils ont puni ceux auxquels elles étaient adressées. De plus, ils ont confisqué la plus grande partie des secours en argent que les parents dans les pays alliés et neutres, envoyaient aux leurs qui étaient restés sans ressources sous la botte bulgare. Ils n'ont même pas respecté les envois faits aux prisonniers de guerre. Ces derniers ont été dévalisés honteusement.

Et que demandent les Serbes, les Grecs et nous avec eux pour tous ces crimes des sauvages bulgares ? Nous ne demandons pas vengeance, mais justice. Les Bulgares

devont réparer tout ce qu'ils ont détruit. Ils devront rendre tout ce qu'ils ont volé. Hélas, les centaines de milliers de vies humaines supprimées ne pourront être ressuscitées et il n'y a aucune réparation pour ces dommages-là. Laisse-t-on au voleur le produit de son vol? Non, les tribunaux le condamnent à restituer tout ce qu'il a pris et, de plus, on lui fait payer des dommages et intérêts. Que les Alliés de la Serbie agissent de même avec la Bulgarie. Il est impossible de lui accorder des circonstances atténuantes, car elle est un récidiviste du crime. Si les méfaits de ces Touraniens slavisés ne sont pas punis exemplairement, il ne nous restera qu'à brûler nos Codes pénaux, car nous n'aurons plus le droit de châtier ni le plus petit voleur, ni le plus grand assassin.

Le Gérant : EDMOND SCHNEIDER.

Imprimerie Chantenay, 15, rue de l'Abbaye-Régoire, Paris.



DERNIÈRES PUBLICATIONS

DE LA

LIBRAIRIE BERNARD GRASSET

61, Rue des Saints-Pères, PARIS

Collection in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50
(Majoration temporaire de 30 0/0)

ANDRÉ MAUROIS

Les Silences
du Colonel Bramble
Roman

JEAN GIRAUDOUX

Simon le Pathétique
Roman
L'École des Indifférents
Roman

JEAN NESMY

L'Ame de la Victoire
Roman

EMILE CLERMONT

Laure
Roman
L'Histoire d'Isabelle
Roman

ÉTIENNE REY

De l'Amour

GUGLIELMO FERRERO

Le Génie Latin
et le Monde Moderne

P. REBOUX & C. MULLER

A la Manière de...
Les 3 séries en 2 vol.

GARCIA CALDERON

Le Dilemme de la Guerre

GEORGES DEHERME

Penser pour agir

ÉTIENNE ANTONELLI

La Russie bolcheviste

CHARLES PÉGUY

Œuvres choisies

ALPH. DE CHATEAUBRIAND

Monsieur de Lourdines
Roman

ROBERT DE JOUVENEL

La République
des Camarades

MAXIME LEROY

Pour Gouverner

Lettres sur la Réforme
Gouvernementale

EDGARD MILHAUD

La Société des Nations

COMTE DE FELS

L'Entente et le problème
autrichien

DOCTEURS HUOT

ET VOIVENEL

Le Cafard

GASTON RIOU

L'Ennui de Boudha

PHILIPPE DE FÉLICE

Les Iles des Bienheureux

ARMÈN OHANIAN

La Danseuse

de Shamakha

Roman

RENÉ BÉHAINE

Si Jeunesse savait

Roman